

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHÈQUE CINQ CENTS

Publiée et imprimée par Dansereau, Belleau & Cie., 518 Rue Cath.

Vol. XV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL. 7 SEPTEMBRE 1893.

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 22

FAUT-IL AIMER ?



S'approchant à son tour du lit. (Page 519.)

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les joudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

DANSEREAU, BELLEAU & Cie,

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 7 SEPTEMBRE 1893.

LE ROI DE L'AMOUR

LA BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS commencera prochainement la publication d'un grand roman qui fera sensation. "LE ROI DE L'AMOUR" est un drame d'une telle puissance d'émotion, de sentiment et de cœur que le retentissement en sera considérable.

Cette œuvre, unique dans son genre, renferme des situations poignantes et vraies puisées aux grands faits historiques dans lesquels la femme et l'amour ont toujours eu des rôles prépondérants.

L'auteur si sympathique s'est efforcé de mettre en relief les sentiments bons ou mauvais qui agitent le cœur humain.

"LE ROI DE L'AMOUR" est l'œuvre la plus captivante, le drame d'amour le plus émouvant qui ait été donné au public depuis longtemps.

FAUT-IL AIMER ?

I

Les voyageurs d'un train en marche vers l'Ouest s'éveillaient, pour la troisième fois depuis qu'ils avaient quitté Montréal, dans l'énorme dortoir attelé en queue. Pour la troisième fois, les rayons déjà brûlants du soleil de juillet venaient frapper de leurs traits obliques la terrasse roulante où les "passagers" du *Canadian-Pacific*, passent tant d'heures à contempler tour à tour les plus beaux et les plus monotones paysages qui soient au monde.

Mais, pour le moment, le site était assez monotone, la chaleur assez forte, la poussière assez épaisse pour justifier l'air de profond ennui d'un jeune touriste qui, tournant le dos à la machine, s'appuyait au garde-fou et regardait les traverses fuir sus ses pieds. Chose à peine croyable, ce voyageur, perdu sans compagnon en pleine terre canadienne, presque à moitié chemin entre l'Atlantique et le Pacifique, chose à peine croyable, appartenait selon l'évidence à l'espèce parisienne la plus pure !

En effet, sans apporter la moindre modification à sa toilette, il aurait pu faire son apparition sur les pelouses de Trouville, et nul ne se serait douté qu'il n'avait pas quitté quatre heures plus tôt la gare Saint-Lazare. Il portait un irréprochable costume de laine légère, des chaussettes de soie, des souliers vernis, une cravate bleue marine à pois, un chapeau de paille au large ruban diapré de figures bizarres. Les érudits sur la mode établiront facilement, d'après ces détails, le millésime précis de cette histoire, trop récente pour la dater en chiffres connus.

Autant vaut en finir du premier coup avec le portrait du personnage. Il était "plutôt bien de sa personne," quoiqu'il put regretter de n'avoir pas prolongé sa croissance d'un ou deux pouces. Dire qu'il avait l'air intelligent ne mènerait pas à grand'chose, car tous les Parisiens d'un certain monde "ont l'air" intelligent, de même qu'ils "ont l'air" riche. Ses cheveux et sa moustache étaient de cette heureuse nuance intermédiaire qui a, pour les brunes, l'attrait du blond et l'attrait du brun pour les blondes. Du reste, au moral comme au physique, on peut dire qu'il représentait une heureuse moyenne entre les défauts et les qualités, les inconvénients et les avantages de la génération et de l'éducation actuelle.

Toutefois, par le seul fait de sa présence vers le centième degré de longitude Ouest, le jeune vicomte Alain de Lavaudieu sortait de l'ordinaire. Avant un demi-quart de siècle, notre nation poussera l'engouement du *globe trotterisme* à des hauteurs non soupçonnées. Mais encore aujourd'hui, quand vous rencontrez à moitié chemin des antipodes un jeune Français voyageant pour son plaisir, vous pouvez en conclure qu'il n'est pas le premier venu. Or, de toute évidence, un homme aussi soigné dans sa mise ne courait pas après la fortune.

Il faut faire attention qu'on peut voyager pour son plaisir et ne pas trouver grand plaisir à voyager. Le pauvre Alain en savait quelque chose. Depuis trois jours et trois nuits, il avait eu le temps d'oublier qu'il avait une langue ; il n'entendait pas un mot d'anglais, et tous ses compagnons de voyage avaient le mauvais goût de s'en tenir à cet idiome. Ah ! quels compagnons !

En se retournant, il pouvait en voir quelques-uns déjà vautreés sur les divans du fumoir qui s'ouvrait sur la plate-forme. D'autres, le torse à peine voilé d'un léger tricot, vaguaient à leurs ablutions dans le cabinet de toilette en ombre de leurs sponges, de leurs brosses, de leurs vêtements. Quelques-uns de ces costumes, récemment achetés à Montréal ou à Ottawa, faisaient cabrer les nerfs d'un Parisien autant par la forme que par la couleur. D'autres, ayant perdu toute couleur et toute forme, gardaient encore la terre rougeâtre des *placers* de Lilloet et de Caribou. Le linge prudemment se cachait, à l'exception d'un de ces cols immaculés de *clergyman*, qui possèdent le secret de passer d'un pôle à l'autre, sans une tache, sans un grain de poussière, sans un pli.

La plupart de ces rudes voyageurs, taillés en colosses, ramaient la stature de Lavaudieu, par leur simple voisinage, à des proportions enfantines. En même temps, ils révoltaient tous ses instincts par leurs chaussures, bottes formidables, escarpins de lawn tennis, pantoufles brodées, espadrilles d'étoffe, produits disparates échappés de toutes les manufactures du monde, mais réunis dans un même sarcasme silencieux à l'égard du vernis d'Alain. Si, encore, ces chaussures étaient restées à la place assignée par nos mœurs ! Hélas ! plus d'une fois, durant ces trois jours, Alain, ouvrant les yeux après une sieste, avait trouvé une boîte—*habits*—à quelques pouces de chacune de ses joues. C'était le voyageur assis dans le fauteuil placé derrière le sien qui "se faisait confortable". De là des haussements d'épaules et des roulements d'yeux qui auraient valu au bouillant vicomte quinze duels, à son cercle. Mais aucun de ces braves gens ne semblait s'apercevoir qu'un Parisien était là, ni s'inquiéter de ce qu'il pouvait bien y faire. Et, comme le besoin d'inspirer de la sympathie est, au fond, l'un des grands traits de la race française, Alain, s'il faut tout dire, avait le mal du pays.

Bien d'autres, franchement, l'auraient eu à sa place. Tourné vers l'horizon que le train laissait derrière lui, le jeune homme voyait les rails s'allonger à perte de vue, ainsi qu'un sillage de fer laissé par les roues du *Pulmann Palace*. D'abord distincts et séparés, les deux rubans métalliques se rapprochaient peu à peu et finissaient par se confondre en un trait géométrique, inflexible, inexorable, qui coupait de son diamètre le demi-cercle visuel de la Prairie canadienne. Par une saillie du sol, pas une irrégularité quelconque où le regard pût s'accrocher. Rien ! sauf un point noir, à peine visible à deux ou trois

lieues sur la voie, qui marquait la station précédente, déjà quittée depuis longtemps.

On ne peut croire l'impression de solitude et d'abandon qui montait de ce désert sans limite, où le sable était remplacé par une herbe aux lames dures, tranchantes, larges d'un doigt, qu'un été torride avait déjà dépouillée de sa teinte caressante. Cette trame grossière et sans grâce ressemblait au tapis moelleux de nos pâturages normands, comme la natte ouvree par un sauvage ressemble au velours tissé pour le manteau d'une jeune reine.

Cependant, à l'endroit où la ligne de la terre et la ligne du ciel se rencontrent dans la brume légère du brouillard matinal, de vagues silhouettes faisaient croire à l'existence de bouquets de bois traçant la lisière d'une forêt. Mais le jeune Parisien ne s'y trouvait plus. Depuis la veille à cinq heures du soir, il était leurré par la même promesse menteuse du mirage. Et pourtant il ne pouvait détacher ses yeux de la bordure des arbres fantastiques, si ce n'est pour les ramener sur la ligne jumelle des rails enfonçant dans l'azur de l'Est leur trait aminci.

Au milieu de sa rêverie sans vision précise, il tressaillit tout à coup. Le nègre en uniforme gris chargé du service de son sleeping-car lui adressait la parole :

— *Beauséjour next, sir.*

Cette station de Beauséjour, depuis soixante et douze heures, Lavaudieu l'attendait. Enfin, il allait parler de nouveau la langue française, si toutefois il ne l'avait pas oubliée, et voir un visage autrefois connu ! Il quitta la plateforme, traversa le fumoir, le cabinet de toilette, et rentra dans l'immense dortoir, qui avait perdu sa physionomie nocturne, les couchettes et les rideaux ayant disparu comme par enchantement. Il vérifia les menus articles de son bagage, mit un dollar dans la main du nègre et sortit dans le vestibule, attendant l'arrêt pour descendre. Déjà, sous la pression des freins, on sentait frissonner ce reptile monstrueux, long de deux cent mètres, qui devait encore glisser deux jours et trois nuits sans s'arrêter sur le dos de la Prairie avant de se tordre une dernière fois le long de la jetée du Pacifique, à Vancouver. Quand les roues furent immobiles, le voyageur sauta sur le gazon. Nulle trace même rudimentaire, de quai de débarquement ou d'abri. Mais surtout, nulle trace de la voiture et des chevaux qui devaient l'emmener, lui et ses colis, dans la ferme où il avait annoncé son arrivée.

"Je suis descendu par le mauvais côté, pensa-t-il. Quand le train n'y sera plus, je vais voir en face de moi la station et, ce qui m'importe davantage, Maurice de Cléguérec m'attendant avec son équipage."

Cependant le fourgon de tête vomissait les colis d'Alain sur le bord de la voie. L'opération se fit avec une rapidité tout américaine. Puis, sans un cri, sans un appel de sifflet ou de cloche, le train s'éloigna, silencieux, presque sournois, laissant comme adieu au seul voyageur qu'il abandonnait un dernier salut de nègre.

Aucun obstacle ne gênait plus à cette heure la vue du jeune Parisien, mais il cherchait vainement en face de lui une trace quelconque de présence ou même d'existence humaine. Il découvrait uniquement la Prairie, morte et déserte, un peu moins plate, cependant, depuis qu'il la contemplait du niveau du sol. Une ondulation de quelques pieds fermait l'horizon à la distance d'une demi-lieue vers le nord. Partout ailleurs, la plaine s'étendait à l'infini, sans laisser voir la plus humble cabane.

"On s'est trompé !" pensa Lavaudieu, en reprimant un frisson d'angoisse.

Et il se mit à crier en faisant des signaux de détresse, bien qu'il ne restât plus du train, filant à toute vapeur, qu'un petit carré noir diminuant à vue d'œil sous un panache de fumée blanche.

Tout à coup, l'abandonné distingua fort près de lui un poteau que surmontait une planchette grossière avec cette inscription : *Beauséjour*. Ce poteau, cette étiquette, un drapeau

rouge couché dans l'herbe, et que les rares humains, désireux de monter en wagon dans ce lieu, devaient agiter pour faire stopper la machine, voilà tout ce qui composait l'installation de cette gare en espérance. Alain trouva que c'était assez, peut-être, pour partir, mais que c'était insuffisant pour arriver Heureusement la journée s'annonçait radieuse, trop radieuse même, car le soleil semblait vouloir incendier la Prairie, bien qu'il fût à peine huit heures.

Selon l'usage invariable de ses pareils, ce naufragé d'un nouveau genre commença par s'assurer de l'état de sa cargaison, c'est-à-dire de son bagage. Rien n'y manquait, ni l'imposante chapelière qui contenait ses chemises, dont l'empois pouvait rivaliser avec le plus pur émail de Satsuma, ni la valise pour les excursions, ni le nécessaire, musée portatif d'objets d'art, ni le rouleau des pardessus, couvertures, cannes et parapluies, ni le carton à chapeaux, ni l'étui du fusil Choquebore, ni le sac de nuit pour le linge de rechange et les chaussures. Jamais, depuis le jour où elle était sortie brillante de jeunesse des mains du créateur, la Prairie n'avait contemplé un amoncellement de trésors pareils.

L'inventaire achevé, le Robinson parisien s'assit sur la chapelière, et, ouvrant son parasol, songea que le train suivant devait passer le lendemain à la même heure, tandis que celui qui retournait à l'Est ne devait pas, à moins d'un miracle de Dieu, parvenir au poteau de Beauséjour avant la nuit tombée.

"Cet animal de Cléguérec aurait bien pu se trouver là pour me recevoir ! pensa-t-il... Sacrebleu ! me serais-je trompé de date ?..."

Il chercha dans sa poche et relut un billet de Maurice qu'il avait reçu à New-York. C'était bien ce même jour, au passage du train (il n'y en avait qu'un) allant à Vancouver, que son hôte avait promis de l'attendre "à la gare de Beauséjour," pour le mener chez lui, à l'Hermitage, nom de sa ferme.

"Où est l'Hermitage ? pensa-t-il encore. Probablement derrière ce pli de terrain. J'irais bien voir ce qu'il y a de l'autre côté, mais c'est loin, il fait chaud, et je n'ai pas la ressource de mettre mes colis à la consigne !"

Non seulement il faisait chaud, mais il faisait un peu faim, et un peu soif aussi... Après tout, la lettre de Maurice avait huit jours, plus de temps qu'il n'en faut pour mourir ou pour être emmené captif par les Indiens. Et alors...

Toujours assis à l'ombre de son parasol écarté, le pauvre Alain méditait sur le parti à prendre, comme s'il avait eu l'embaras du choix. Déjà l'innombrable population des "gophers" ou chiens de prairie, animaux inoffensifs, moitié rats, moitié lapins, sortait des trous où le passage du train l'avait précipitée et considérait curieusement le nouveau venu. Celui-ci, en revanche, leur accordait peu d'attention. Il ne pouvait détacher ses yeux de la double ligne des rails bordée à droite et à gauche d'un sillon d'épaves lancées hors des cuisines ambulantes des trains : débris de vaisselle, bouteilles vides, boîtes de conserves éventrées. Sur sa tête courait le fil de bronze, lien mystérieux, dont l'extrémité touchait Paris, le cher Paris ! Mais, pour bien des heures encore, ces instruments merveilleux de la civilisation, chemin de fer, télégraphes, pouvaient rester inutiles pour lui, autant qu'ils l'étaient pour les petits philosophes à quatre pattes qui grouillaient dans le gazon brûlant.

Soudain la physionomie du vicomte fortement assombrie depuis un quart d'heure, s'éclaira de nouveau. Une pensée venait à son esprit ; un nom vint sur ses lèvres :

"Chère Simone !... si elle me voyait !"

Il était sur le point de sourire, mais, avant d'être né, le sourire mourut.

"Peut-être que je suis ridicule et que Simone se tordrait de rire en me voyant," se dit Alain.

Et il se demanda, toujours blotti sous son ombrelle, ce qui dominait dans sa situation présente : le sublime ou le ridicule. Tandis qu'il analysait le fort et le faible de son héroïsme, sa main gauche avait glissé machinalement jusqu'aux coutures finement piquées de ses escarpins, dont le vernis, contrairement à toutes les lois de la physique, semblait se contracter sous l'action de la chaleur.

Un juron—sobre et modéré toutefois—sortit de ses lèvres. Espérons que le vicomte pestait seulement contre son cordonnier !...

II

En ce moment, un point noir se montra sur la crête peu élevée qui fermait l'horizon vers le nord. Ce point noir se rapprochait rapidement. Bientôt on put voir que c'était une voiture attelée d'un cheval ; peu après la voiture, occupée par une seule personne, se classa d'une manière évidente dans la catégorie des tilbury ; à trois cents mètres elle se réduisit aux dimensions d'un de ces véhicules aériens et microscopiques, dont les roues ténues font voler la poussière de nos hippodromes, les jours de courses au trot.

Arrivé à la ligne ferrée, le *sulky* s'arrêta. Le jeune homme qui le conduisait bondit à terre d'un saut merveilleux de souplesse. Deux secondes après, la jument alézane, véritable buveuse d'air, était attachée à l'un des poteaux du télégraphe. Alors Maurice de Cléguérec marcha, la main tendue, vers son visiteur qui le regardait avec un mélange d'étonnement et d'admiration.

Le nouveau venu, en effet, resplendissait de santé, de bonne humeur et d'énergie masculine. Mais sa santé lui laissait la sveltesse un peu maigre de la race de choix affinée par l'entraînement. Cette structure mince le faisait paraître plus élevé de taille et plus jeune qu'il n'était en réalité. Nul n'aurait pu croire qu'il venait de toucher à la trentaine. Il était beau, sans l'être jusqu'au degré "professionnel," moins enviable chez notre sexe que chez l'autre, ses cheveux brun foncé, la saillie vigoureuse des maxillaires, sa bouche fine, aux lèvres peu accusées, dont le moindre tressaillement était visible sous une moustache légère crânement relevée, tout, jusqu'au grand chapeau de feutre posé en arrière, faisait songer aux cavaliers de Velasquez, audacieux et bouillants sous leur apparence froide. Ce Breton aux yeux espagnols sortait à coup sûr d'un de ces rameaux celtiques, mystérieusement entrelacés avec certains rameaux Ibères, à l'époque ténébreuse des migrations préhistoriques.

—Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, dit-il à son hôte. *Annie* en est cause. Elle a découché sans me prévenir et, ce matin, quand j'ai voulu atteler... plus personne ! Vous voyez quelle dose d'impatience le voyageur venant chez nous doit apporter dans ses bagages...

Comme il prononçait le mot de bagages, Cléguérec s'interrompit. L'entassement qu'il n'avait pas encore aperçu frappait ses yeux.

—Diable !... fit-il en tirant sa moustache.

Alain s'excusa, un peu décontenancé.

—J'aurais bien pu laisser ma grande malle à New-York.

—Non, c'est moi qui aurais dû réfléchir que je recois un Parisien. Quelle sottise de n'avoir pas amené le démocrate !

—Le démocrate ? répéta Lavaudieu sans comprendre.

—Nous appelons démocrate ce que vous appelez omnibus ou à peu près. Mais ne restons pas ici. Voulez-vous monter ?

Alain obéit passivement, n'osant pas même demander ce qui adviendrait des bagages malentendus et s'il les reverrait jamais. Déjà il subissait l'étrange magnétisme des yeux de Cléguérec, tour à tour animés de la volonté impérative du lutteur habitué à vaincre, ou adoucis de la tristesse mal résignée du penseur souvent battu par le sort. Quand les deux compagnons se furent partagé l'étroit espace du *sulky*, Maurice commanda :

—Tenez-vous bien. La jument est vive au départ.

—Elle n'en a pas l'air.

En effet, avec sa tête basse, ses membres un peu forts pour le "coffre," sa crinière à l'état de nature, son poil rêche, à peine piqué autour de la sellette par la transpiration, *Annie* ressemblait au bidet d'un médecin de campagne. Mais, au premier appel de langue, l'alézane fit une pointe formidable et partit au galop, après un oblique sur place, dans la direction de l'écurie. Le train eût paru sévère sur la meilleure des routes, mais on pouvait se demander comment les roues très

hautes, en bois gros comme le pouce, résistaient aux soubresauts du véhicule sur les inégalités de la prairie. Lavaudieu se taisait malgré lui, bien qu'il ne fût pas poltron et qu'il connût à peu près toutes les émotions qu'un homme peut éprouver sur ou derrière un cheval. Trompé par ce mutisme, Cléguérec dit :

—Soyez sans inquiétude. Tout à l'heure, quand les deux chevaux de service reviendront du travail, on ira chercher vos colis à Beauséjour.

—Si mes colis y sont encore, insinua mélancoliquement Lavaudieu

—Hélas ! mon pauvre cousin — nous sommes un peu parents, si j'ai bonne mémoire — plutôt au Ciel que notre pays fût assez peuplé pour justifier vos craintes ! Dans un rayon de six lieues, je ne me connais qu'un seul voisin, fort honnête homme, dont vous allez voir la maison.

—Et l'on a fait une gare pour deux habitants ?

—Je vous répondrai d'abord que la qualité de ces habitants paie pour la quantité, et ensuite que la gare n'a pas ruiné la Compagnie, vous avez pu le voir. Mais avec le temps viendra la population et, qui sait ? peut-être ai-je l'honneur, en ce moment, de voiturier, assez mal, un des futurs colons ?

—Vous n'attendiez pas ma visite, avouez le ? dit Alain sans répondre.

—Non. Bien que je ne vous aie pas vu depuis l'époque où un jeune Saint Cyrien de ma connaissance vous rencontrait parfois, le dimanche, à la table de vos parents. J'ai appris que vous êtes devenu, presque au sortir du collège, un mondain renforcé. Qu'avez vous donc fait qui vous force à venir dans le Nord-Ouest. Avez vous tué, volé, lassé par vos emprunts l'amitié et l'usure elle-même ? Ou bien fuyez-vous quelque crampon dangereux et tenace ?

—Vous croyez rire, cousin ? fit Lavaudieu. Attendez ma confession.

—L'hospitalité m'oblige à vous accueillir sans vous demander l'aveu de vos crimes. Mais vous n'avez ni la figure, ni le costume, ni... les bagages d'un assassin ou d'un décafé.

—Grâce pour mes bagages, cousin ! A cette heure, j'en comprends le ridicule. Soyez magnanime !

Ils étaient arrivés, du même train vertigineux, au point culminant du pli de terrain qui traçait un vallon pour rirer à une rivière de poupée. Mais ce ruissellement, que l'agile Cléguérec avait plus d'une fois franchi d'un bond, suffisait à changer tout l'aspect du paysage. Le versant nord, plus rapide que l'autre, ménageait aux yeux l'agréable surprise de quelques *bluffs* ou bouquets d'arbres peu élevés, luxe inconnu à des vingtaines de kilomètres à la ronde. Et, dans le creux du sillon, le cours microscopique du *Moose-Brook* se laissait deviner seulement par les inflexions indécises d'un ruban vert plus sombre, coupé de distance en distance par des îlots de roseaux. Sur chaque rive, des champs cultivés s'allongeaient à perte de vue.

—Je vous présente le domaine de l'Hermitage, dit Maurice. Vous ne verrez la maison qu'un peu plus tard.

Et il ajouta, désignant une haute cheminée de son fouet pareil à une longue cravache :

—Ceci est la sucrerie. Enfin, voilà mes chevaux. Maintenant vous avez tout vu.

Alain, en sportsman enthousiaste, regarda surtout les chevaux, qui couvraient au loin de leurs points noirs innombrables l'énorme terrain du *ranch*, entouré de palissades légères.

—Mais où sont les bâtiments ? demanda-t-il. Je n'aperçois rien, ni écuries, ni hangars, ni paddocks.

—Ni infirmerie, ni quartier spécial pour les poulains, ni forge pour la fourrure, continua Cléguérec en riant. De grâce, cousin, prenez garde que mes cheveux ne puissent vous entendre. Ils se trouvent heureux comme ils sont.

—Mais encore, où mangent-ils quand il y a de la neige, et il n'en manque pas, chez vous, pendant quatre ou cinq mois ?

—Ils sont comme leurs camarades restés à l'état de nature. Ils grattent la neige de leur sabot, quand ils ont faim. Vous autres "éleveurs," vous travaillez depuis des siècles à faire du

cheval un être insupportable, exigeant, fragile, délicat : une jolie femme, ou un mot. Prenez-en votre parti, mon cher hôte. Vous êtes ici à l'école de la grande science de l'avenir.

— Qui s'appelle ?

— L'élagage de la civilisation exagérée. Si nous n'émondons pas l'arbre trop vieux, il faudra qu'il soit coupé par quelque invasion de nouveaux barbares. C'est la vieille histoire du monde.

Soudain la déclivité devint raide, au point qu'il fallut ralentir le train. Un coude brusque de la tranchée naturelle gagnait le bord du Moose-Brook. En même temps, une maisonnette de bois, couverte d'une peinture grisâtre, d'aspect fort pauvre, parut sur la crête du talus, à quelques mètres en contre-haut du sentier. Un raidillon en zigzags, tracé dans la terre battue, servait de perron d'accès à l'humble terrasse, flanquée d'un belvédère ou, pour mieux dire, d'un banc de bois qu'abritait fort mal un grossier toit de chaume.

— Ceci est l'Hermitage ? demanda Lavaudieu avec une légère nuance d'inquiétude.

— Non ; c'est la Maison-Grise, la demeure de mon unique voisin, répondit Cléguérec à demi-voix.

Tout en parlant, il soulevait son chapeau sans regarder. Alain tourna la tête vers le banc et tressaillit de surprise en rencontrant, fixés sur lui, deux grands yeux bleus tout à la fois naïfs et chercheurs, d'où sortait une onde de lumière abondante et pure.

Ce qu'on voyait tout d'abord, après les yeux, c'était un chapeau rond en grosse paille, orné d'une touffe artificielle de fleurs des champs fanées, décolorées, écrasées, d'une façon qui montrait à la fois l'antiquité et la solidité du travail de la modiste. Mais on oubliait vite le chapeau en voyant la toison blonde, extravagante de richesse, qui roulait en avalanche sur les épaules de sa jeune propriétaire, couvrant son front jusqu'aux sourcils de frisures emmoussées.

Cette inconnue, dont la chevelure eût été enviée par une impératrice, ne possédait pas, selon toute apparence, de miroir pour s'y coiffer. Mais ce désordre de faunesse avait quelque chose de si provocant, qu'on se demandait si la jeune personne pêchait par excès de simplicité ou de coquetterie.

Une autre question qu'on se faisait en la voyant était sur son âge. Car le buste, déjà superbement épanoui, attestait les adieux dits à l'enfance, tandis que la robe, d'étoffe écossaise un peu criarde, laissait voir la jambe assez haut. Dans cette énigme vivante, le haut du corps avait vingt ans ; la jupe en avait douze ; les yeux, douze quelquefois, plus souvent vingt. Mais les yeux, étoiles du front féminin, n'ont pas plus d'âge que les étoiles, ces yeux toujours jeunes du ciel.

— En plus de votre unique voisin, vous possédez une voisine fièrement jolie ! dit le vicomte, qui n'avait aperçu que les yeux, le corsage et les boucles blondes.

— Quelle idée ! Il me semble toujours voir une petite sal-timbanque, protesta Maurice, qui n'avait aperçu que la jupe.

Cette jupe infortunée, il la rencontrait à la même place tous les jours, ou peu s'en faut, depuis quatre ans. Une ou deux fois la robe s'était allongée tout à coup ; puis elle avait semblé se raccourcir d'une façon lente. Mais, depuis l'hiver passé, la robe ne pouvait plus grandir, et Cléguérec, absorbé dans ses calculs d'élevage et d'industrie, ne s'était pas demandé pour-quoi.

— Je m'attendais peu à trouver un jugement si sévère dans la Prairie, fit Alain en riant. Vous n'êtes jamais plus galant qu'aujourd'hui pour votre voisine ? Jamais un mot ?

— Rarement. D'ailleurs son père est Prussien.

— Ah ! diable, vous n'avez pas de chance ! Posséder un seul voisin et tomber sur un Allemand !...

— Voici l'Hermitage, annonça Cléguérec en indiquant, à une demi-lieue en amont dans la vallée, une habitation plus confortable d'aspect que la Maison-Grise.

— Oh ! oh ! cousin, vous faites flotter le pavillon français comme si vous étiez ambassadeur !

— Je ne suis pas ambassadeur, mais j'ai pour tout domesti-

que un ancien matelot qui a la passion de l'étamine. Le dimanche et les jours de fête, nous hissons les couleurs. Votre arrivée, à coup sûr, est une fête. Rabat mérite un bon point

Les deux amis étaient arrivés. En une demi-heure la vail-lante bête venait d'abattre sept kilomètres à la même allure, sauf qu'elle s'était détournée du chemin, vers le milieu de la course, pour aller boire à une petite mare sans en demander la permission, ce qui avait fort scandalisé Lavaudieu, le sports-man correct. Il ne fut guère moins ébahi de voir son hôte déteiler lui-même Annie sur place, laissant ensuite la jument brouter le gazon à sa fantaisie.

Au même instant, le déjeuner fut annoncé par Rabat. En dehors des chevaux, objet de son antipathie et de tout ce qui s'y rattache, ce brave garçon pouvait faire face à toutes les nécessités matérielles de l'existence. Mais il tirait vanité de deux talents fort divers : l'un de pointer mieux que personne les pièces monstres des bâtiments cuirassés, l'autre d'accommoder le jambon de trente-deux façons différentes. D'après le menu, composé d'une omelette, d'une poule sauvage et de trois entrées de jambon sous des apparences variées, ce n'est pas comme pointeur que Rabat devait rendre des services plus précieux à l'Hermitage.

Quant à la boisson, les convives avaient le choix entre l'eau pure et le café au lait, breuvage national des Canadiens. Maurice faisait les honneurs de sa table et de sa maison avec la simplicité noble des hospitalités lointaines.

— Je ne m'excuse pas de ce que je vous donne, disait-il à son hôte, puisque je vous donne ce que j'ai. D'ailleurs, vous savez chez qui vous êtes : un homme poursuivant le but que je cherche doit toujours vendre, n'acheter jamais. Certes, ma vie est rude ; vous verrez qu'on se passionne pour elle. S'il n'y avait pas l'isolement !

— Qui vous empêche d'y mettre fin ?

— Par le mariage ? Oh ! cousin, amener une femme ici ! la chose est grave, pour ne pas dire plus !

— Vous trouvez ? dit Alain qui parut vivement frappé de ces paroles.

— Assurément. Pour qu'un mariage puisse réussir dans des conditions pareilles, il faut que la femme soit un prodige, le mari une perfection. Or, laissant de côté le prodige, il s'en faut que je sois parfait. Mais j'imagine que vous êtes fixé sur mon compte, ajouta Cléguérec en riant. Vos parents ont dû vous citer mon exemple à ne pas suivre. Même je suis à me demander comment on vous a permis d'aller voir un cousin qui a tourné aussi mal.

— Mon Dieu ! je dois vous avouer une chose, fit le jeune Parisien avec un peu d'embarras. Mon père me croit à New-York, et ce n'est pas lui, tant s'en faut, qui m'a conseillé ma visite à l'Hermitage. Aussi bien, durant mes trois jours de wagon, je me suis demandé plus d'une fois quelle singulière idée vous eûtes de quitter l'uniforme pour venir coloniser.

— Si vous vous êtes posé la question, je me dois à moi-même d'y répondre et, s'il faut tout dire, je suis loin de me plaindre qu'on m'ait oublié. N'ayez pas peur, mon histoire ne sera pas longue et, si fâcheuse qu'elle puisse être, vous n'aurez pas à rougir de notre parenté.

— Vous allongez votre histoire par des paroles bien inutiles, protesta Lavaudieu en allumant sa cigarette. Bon sang ne peut mentir.

— Non ; mais il peut être plus chaud qu'il ne convient ; c'est ce qui est arrivé à certain lieutenant de ma connaissance. Un jour, quittant Paris à la fin d'une permission pour rejoindre, il me fallut passer à la Guerre pour un renseignement. J'étais en bourgeois, fort pressé, et j'eus le tort de ne pas fermer sur moi la porte du bureau où j'entrais. Voyez à quoi tient la destinée d'un homme ! S'il y avait eu un ressort à cette porte, je serais chef d'escadrons peut-être. Dans tous les cas, je ne serais pas ici.

— J'ai bien de la peine à regretter le ressort, dit Alain.

— Merci du madrigal. Quoi qu'il en soit, le chef de bureau, un gros homme également en bourgeois, m'enjoignit de fermer

la porte en des termes désagréables. Or, si vous m'aviez connu à cette époque ! J'obéis sans mot dire, toutefois ; mais, revenant à ce bourru, je tirai ma carte et la posai sur la page qu'il était en train d'écrire, si près de son nez que ma main frôla sa moustache.

—Bon ! dit Alain Je vois d'ici un beau duel.

—Ce n'était pas l'envie qui m'en manquait. Seulement j'avais affaire, moi lieutenant, à un officier supérieur déguisé en gratte-papier. Mon personnage me notifia cette circonstance fâcheuse d'un ton goguenard et garda ma carte. Que pouvais-je faire, sinon de sortir, prêt à tomber mort de colère concentrée, et de regagner mon régiment ! Deux jours après, mon colonel, aujourd'hui général de Berdous, me faisait appeler.

—Il a une charmante fille, remarqua Lavaudieu.

—Je le sais bien, car il est devenu mon meilleur ami dans la suite. Mais vous devinez qu'il ne m'envoyait pas chercher pour m'offrir la main de sa fille, d'autant moins qu'elle devait avoir quelque chose comme douze ans. Il m'offrit soixante jours d'arrêts de forteresse, plus l'ennui d'écouter la lecture d'un ordre du ministre qui, sur le rapport de mon bureaucrate, m'octroyait ce cadeau en m'accusant d'avoir provoqué un supérieur, ni plus ni moins. Et encore je dus remercier mon colonel de m'épargner le conseil de guerre, vu mes antécédents glorieux. Je passai deux mois dans la citadelle de Besançon à méditer sur le pardon des injures, et, le soixante et unième jour, j'envoyai ma démission.

—Coquin de ressort !

—Ma démission acceptée, je voyageai au loin, me défilant de ma patience. Même je vins ici, en touriste, comme vous. Enfin, quand je fus libre d'avoir mauvaise tête sans retourner à la citadelle, c'est-à-dire au bout d'un an, je fis une seconde visite au fameux bureau, et pris soin d'en laisser la porte aussi ouverte qu'une porte peut l'être. Mon ennemi, qui écrivait à sa même table, m'invita, presque poliment cette fois, à réparer mon oubli. "Je n'ai rien oublié, monsieur," répondis-je d'un ton qui n'était sans doute pas tendre. Le pauvre diable me regarda et me reconnut. "C'est pour cela que vous avez démissionné ?" me demanda-t-il avec une singulière mélancolie dans le regard. On aurait dit qu'il prévoyait l'avenir. "Oui, répliquai-je les bras croisés à six pouces de sa figure. C'est pour cela." Nous nous battîmes le lendemain. Il reçut un coup d'épée qui le fit traîner plusieurs semaines. Puis il mourut.

—Mazette ! fit Alain. Vous pouvez dire, en effet, que vous aviez mauvaise tête. Mais le temps est passé où l'on devait s'expatrier pour un duel malheureux.

Cléguérec rougit et resta muet pendant quelques secondes. Il reprit, non sans un embarras visible :

—Mon duel fut malheureux même pour ma bourse. Tuer un homme est chose grave en toute circonstance, plus encore quand le défunt laisse derrière lui une femme et des enfants sans la moindre fortune. J'ai passé, vers cette époque, un certain nombre de nuits dont je n'aime pas à me souvenir. Comme je tiens fort à mon sommeil, je pris des mesures pour le recouvrer et ce fut alors que j'acquis la réputation d'un joueur poursuivi par la guigne noire.

—Je devine comment s'appelait le jeu qui vous coûta si cher, dit Lavaudieu, découvrant son cousin sous un jour nouveau. Il ne vous manquait plus que d'épouser une des orphelines.

—J'ai préféré faciliter leur mariage avec d'autres ; la vertu a des bornes. Tout cela s'est fait pour le mieux, grâce au général de Berdous qui a été excellent pour moi. Grâce à son dévouement, ces pauvres femmes ont cru à je ne sais quel petit héritage. Quant à votre serviteur, il vint acheter, pour l'argent qui lui restait, la ferme où nous sommes. Au bout d'un an, quelques amis ont placé des fonds sur l'Hermitage. Une sucrerie s'est montée. Et maintenant vous savez mon histoire. C'est le moment de me conter la vôtre, si vous en avez une.

—J'en ai une. Seulement elle ne gagnerait pas à venir tout de suite après celle que je viens d'entendre. Je vous avoue

que je me sens horriblement timide depuis que je vous connais. Vous vous moquerez de moi !

—Mon cher cousin, je me suis souvent moqué de ma propre personne, rarement de celle des autres.

—Hum ! Il y a deux heures, en apercevant mon tas de bagages...

—Miséricorde ! je les oubliais. Je cours donner des ordres. Ensuite je monterai à cheval pour ma tournée de directeur. Vous, faites une sieste, organisez votre installation avec Rabat, fumez, lisez : voici l'*Assiniboine's Star*... de la semaine dernière, et en Anglais. Vous ne savez pas l'Anglais ? Ah ! Parisien ! Je tâcherai d'être au logis de bonne heure. Nous dînerons, et vous me raconterez votre histoire. J'espère qu'il y a de l'amour ?

—Ce n'est pas l'amour qui manque, dit Alain avec un soupir ; seulement...

—Chut ! pas un mot de plus. Il ne m'arrive pas souvent d'aller au spectacle, je ne veux rien savoir de la pièce.

III

La journée passa vite. Alain, grand ennemi de la solitude, fit causer Rabat qui détestait le silence. Puis, le *démocrate* ayant amené les bagages, le voyageur en ouvrit une faible partie, juste ce qu'il fallait pour installer son cabinet de toilette. Les soins de sa personne le retinrent alors jusqu'à l'heure du dîner.

Pendant ce temps-là, Maurice vaquait à des travaux plus fatigants. Il rentra vers sept heures, s'inonda d'eau froide, changea de linge, et les deux amis se retrouvèrent à table avec la bonne humeur de la jeunesse et l'appétit de la Prairie. En fin, quand le thé—en guise de café noir—eut été servi devant la maison, les cigarettes s'allumèrent et le maître de maison réclama l'histoire promise.

—Vous allez me faire le reproche de commencer par la fin dit Lavaudieu, mais c'est plus commode. Eh bien, mon cher ami, j'ai l'honneur de vous apprendre que je suis fiancé.

Cléguérec s'inclina respectueusement et répondit avec une gravité un peu suspecte :

—Quel âge avez-vous ?

—Vingt-quatre ans.

—Vous allez vous marier à vingt-quatre ans ! Et vous prétendiez, ce matin, que mes aventures vous imposent ! Mais, cousin, vous m'apparaissez comme un géant, et voilà que je deviens timide à mon tour ! Peste ! Fiacé !... Gageons que c'est votre mero qui a fait le coup, pour vous préserver des griffes du diable ?

—Non, reprit Alain avec une modeste simplicité. C'est moi qui l'ai fait, ou, pour mieux dire, c'est nous.

Le regard perçant du jeune fermier chercha les yeux du héros dont la contenance, malgré tout, laissait deviner comme un nuage planant sur sa victoire.

—Suis-je indiscret, interrogea Maurice, en vous demandant si c'est une Française ?

—Oh ! cher ami, quelle question ! J'ai toujours blâmé les unions exotiques.

—A la bonne heure ! Je soupçonnais qu'une belle Américaine vous ait pincé à New-York, voire même sur le bateau. Cela s'est vu.

—Ajoutez qu'on ne voit guère une jeune fille de chez nous choisir son mari elle-même. Patience ! Le temps approche où l'on ne dira plus, en apprenant que cet acte de vulgaire intelligence a pu s'accomplir : "Peuh ! ce doit être une américaine !"

—Cousin, vous êtes le *LaFayette* du contrat de mariage. Mais maintenant si vous ne voulez pas que je meure, dites moi ce que vous faites dans la Prairie canadienne, à deux bonnes mille lieues de votre fiancé !

—Ah ! ça, c'est le *hic*, soupira Lavaudieu retombant tout à coup à des proportions moins légendaires. Décidément j'aurais mieux fait de commencer par le commencement. Tout d'abord (je confie ce nom à votre honneur de gentilhomme), j'é-

pouse mademoiselle Simone de Montdauphin. Le connaissez-vous ?

—Celles qui sont des jeunes filles aujourd'hui étaient des enfants quand j'ai cessé d'aller dans le monde, fit observer Maurice.

—En effet. Qu'il me suffise de vous dire que ma future est distinguée, intelligente, fort jolie. Elle a vingt-trois ans et vit seule avec sa mère, qui est veuve. Quant à la famille... vous savez ce que sont les Montdauphin ?

Cléguérec salua sans répondre, attendant, pressentant l'inévitable *Mais*.

—Tout cela n'empêche pas, continua le pauvre Alain, que mes parents hésitent. Quand j'ai parlé à mon père de mes projets, de ma résolution, vous je dire, il m'a répondu. " Mon ami, j'ai toujours fixé dans mon esprit, comme minimum, le chiffre de la dot de ta femme à huit cent mille francs. Mais mademoiselle de Montdauphin a des avantages personnel sérieux. Prouve-moi qu'elle arrive seulement au demi-milieu et tu as mon consentement. Dans le cas contraire, n'y pense plus." Or... nous sommes loin de compte.

—Diantre ! mon cher. D'après cela, je ne vois guère que des actes respectueux, dans un an, quand vous aurez l'âge.

—Je voudrais les éviter et Simone m'approuve. Je me suis donc borné à répondre à mon père que j'ai jamais de tout mon cœur, et pour toute ma vie. Puis, bien entendu, j'ai redoublé de soins et de fidélité, tout en continuant à m'entourer du plus grand mystère. Il faut croire qu'il y a des espions partout. Un beau matin mon père m'a posé l'ultimatum suivant : ou lui donner ma parole que je renonce à mademoiselle de Montdauphin ou... voyager.

—Ah ! ah ! dit Cléguérec, je commence à comprendre. C'est un pauvre exilé qui vient frapper à ma porte. Eh bien, mon ami, vous n'aviez pas tort d'insinuer que votre père... hésite.

—Oui, reprit Alain en relevant la tête, je suis un exilé, mais un exilé dans votre genre, c'est-à-dire un homme qui veut se suffire à lui-même, qui vient vous demander des leçons.

Maurice eut un geste de stupeur que son cousin prit pour un geste d'admiration. Modestement, celui-ci protesta.

—L'idée n'est pas de moi, permettez que je continue mon histoire. En fait, mes parents croient user de finesse. Ils m'ont embarqué pour New-York avec des lettres de recommandation

et de crédit— pour le millionnaire Pauwell. Or, Pauwell a une fille unique, fort jolie, ma foi ! Vous comprenez leur plan ? Maintenant voici le mien, ou plutôt celui de Simone. Je viens chez vous, j'examine le pays. Entre nous, je suppose que la petite ne s'en faisait pas une idée très exacte. Je m'installe fermier ; le jour de mes vingt-cinq ans arrive, nous nous marions. Quelques années de travail sont bientôt passées. Un jour ou l'autre, mon père pardonne. Et voilà. Que dites-vous de mon idée ?

Maurice regardait son interlocuteur avec une sorte d'ahurissement, cherchant à dénicher s'il avait en face de lui un fou, un niais ou un intrépide. Pour lui-même, d'ailleurs, la question ne laissait pas que d'être grave, et, du moins, une chose lui paraissait indubitable, c'est que l'arrivée d'Alain dans sa maison constituait ce qu'on nomme *une tuile* de bonne dimension. La veille, à la même heure, assis à cette même place, il se réjouissait de l'arrivée de ce visiteur qui allait, pour un moment, distraire sa vie. Et à cette minute, en voyant le rôle qu'on lui préparait, il songeait que la paix, même achetée par la solitude, est un bien précieux.

Qu'aurait-il pensé, s'il avait pu entrevoir ce qu'allait devenir sa laborieuse mais tranquille existence, et si, lisant dans l'avenir, il avait su que la soirée de la veille, passée en tête à tête avec le grand silence de la Prairie, était la dernière de sa vie qui ne serait troublée ni par la petitesse des autres, ni par ses propres incertitudes, ni par des regrets douloureux !

Un peu étonné du silence qui régnait, Alain demanda :

—Eh bien, vous ne répondez pas, cousin ?

—La réponse est moins facile que vous n'avez l'air de le croire, dit Cléguérec. J'ai besoin de réfléchir et de vous poser

des questions. Nous reprendrons la conférence demain à déjeuner, sur le coup de midi. En attendant, j'espère que vos nuits de sleeping-car vous rendront indulgent pour les matelas de l'Hermitage.

—Comment ! Je ne vous verrai pas avant midi ?

—Voulez-vous savoir le règlement de ma matinée ? répondit Cléguérec en souriant. A quatre heures, la diane, un bain dans le Moose Brook, des haltères, du trapèze, un premier repas très sérieux. Vers cinq heures, à cheval et en tournée d'inspection jusqu'au déjeuner. Ah ! mon cher Lavaudieu, vous ne soupçonnez pas ce qu'est l'existence d'un fermier de la Prairie !

—Non, mais je veux l'apprendre. Aussi vous prierais-je de faire seller deux chevaux, demain matin, au lieu d'un seul.

—Vous ne vous doutez pas non plus de ce que c'est que "seller un cheval" dans ce pays-ci, répliqua Maurice. Demain, dans la journée, vous aurez ce spectacle. Et même, si le cœur vous en dit, vous monterez sur la selle. Je crois pouvoir vous promettre que vous ne vous y ennuierez pas. Sur ce, accordez-moi l'honneur de vous conduire dans vos appartements.

Quelques minutes après le jeune Alain se trouvait seul dans la petite chambre, dont ses bagages remplissaient un bon tiers. En dépit de sa fatigue, l'inconnu des choses qu'il voyait, certaines déceptions déjà ressenties de sérieuses difficultés à cette heure touchées du doigt, lui étaient toute idée de sommeil. Par dessus tout, la froideur mal déguisée de Maurice à l'égard de ses projets, si différente de l'enthousiasme qu'il s'attendait à rencontrer, l'ébranlait dans la foi qu'il avait ou plutôt qu'il voulait avoir. De même que les plus grands serviteurs de Dieu, en pareil cas, recoarent à la prière, de même ce néophyte de l'amour envoya sa pensée à Simone. (A cette même minute, Simone sortait d'un bal de courses en Touraine, aux premiers rayons du soleil déjà levé sur la belle France.) Puis le jeune voyageur s'assit à l'unique table, ouvrit son buvard en maroquin, y prit un papier merveilleusement timbré de ses initiales et se mit à écrire.

Que les gens sévères se rassurent ; ce n'est point à sa fiancée qu'il écrivait. Madame de Montdauphin, qui permettait à sa fille de cotillonner pendant des heures dans une douce liberté, n'aurait point permis qu'elle reçut une ligne de ce futur encore un peu problématique.

Mais Simone avait des amies et, parmi ces amies, une compagne d'infortune, c'est-à-dire de pauvreté, qu'on avait mariée, dès l'âge de dix-sept ans, à un ci devant jeune homme, trop fatigué pour se défendre sérieusement. Tandis que Simone cherchait encore un époux, la belle Mathilde avait déjà rendu le sien aussi ridicule par ses malheurs qu'il pouvait être enviable par ses millions. Il se nommait Gravino, et, d'après lui, le dernier roi de Naples, son souverain légitime, l'avait fait comte pour ses services rendus à sa cause dans certaines missions financières accomplies à Paris. Ces missions, dans tous les cas, avaient valu à l'ambassadeur le double résultat de s'enrichir d'abord, et aussi de pénétrer dans la société bien pensante, où il avait rencontré Mathilde. Le Nonce les avait mariés, le Pape leur avait envoyé sa bénédiction ; presque tout Paris allait chez eux, car cette bonne Mathilde savait se tenir, et ne plaçait sa confiance qu'en lieu sûr. Avant trente ans, un homme n'existait pas pour elle. Des cheveux gris ne l'effrayaient pas, non par suite d'un goût erroné de sa part ; mais il faut savoir payer l'expérience et la discrétion. Les jeunes, impitoyablement tenus à distance, devenaient pour elle de bons amis, soit pour n'avoir pas l'air sottément dépité, soit parce que la maison, après tout, était fort agréable.

Tel était le cas de Lavaudieu qui, peut-être, avec dix années de plus sur la tête... Mathilde, comme dédommagement, s'était devouée corps et âme au succès du mariage de son amoureux d'autrefois avec Simone. Elle servait de trait d'union entre eux, de lire à son amie ce qu'il pouvait y avoir d'intéressant dans son courrier ? Commettait-elle un crime en racontant à un jeune voyageur ce que faisait, disait ou pensait telle jeune personne ? D'ailleurs elle était seule avec les deux intéressés à connaître le secret de cette correspondance qui, au font l'amusaient supérieurement.

Donc, c'était à la comtesse Gravino qu'écrivait Alain. Il restait avec elle, malgré tout, sur un certain pied de coquetterie permise, veillant à son style, soignant ses effets, et n'oubliant pas de se donner un rôle agréable. Il fit, en conséquence, un récit un peu arrangé de son arrivée à l'Hermitage qu'il dépeignit comme une exploitation gigantesque dans un pays étourdissant de poésie. Sous sa plume, les bisons ressuscitaient pour envahir la plaine de leurs troupes innombrables. Comme de juste, il mettait en scène les Indiens, mais sans dire qu'ils travaillaient à la ferme pour vingt-cinq sous par jour, ce qui eût gâté le pittoresque.

"Nous en sommes entourés de toutes parts, écrivait-il, mais on aurait tort de s'en effrayer.

"Leurs instincts féroces tendent à s'adonner, et les combats avec eux deviennent assez rares. Néanmoins nous sommes sur nos gardes jour et nuit, armés de façon à les bien recevoir à l'occasion..."

Tout en écrivant, il songea qu'il n'avait, en fait d'armes, qu'un revolver placé à portée de sa main. Il quitta la table, tira son fusil de sa gaine et le chargea soigneusement, après quoi il reprit sa plume :

"D'ailleurs, ces bandits sont payés pour savoir que la carabine de Cléguérec n'a jamais manqué son but. Ce diable d'homme est un type dont vous autres, Parisiennes ne soupçonnez même pas l'existence. Faire le coup de feu à lui tout seul contre une douzaine de Pieds-Noirs, galoper pendant dix ou douze heures à la suite d'une bande de cheveaux sauvages, tasser un bison à toute vitesse, rester en selle toute une journée en temps de moisson, cela n'est rien pour lui. Tout le monde, plus ou moins, en arrive là au bout de quelques mois d'existence dans la Prairie.

"Mais Cléguérec est un héros de naissance. Il venait d'avoir vingt ans, quand il a tué son homme dans un duel terrible, ce qui l'a laissé un peu morose, et même un peu misanthrope. Je le crois médiocrement accessible à l'amour qu'il considère du haut de sa grandeur ; cependant, avec son visage et sa tournure, les bonnes fortunes n'ont pas dû lui manquer à l'époque où il portait l'uniforme. Quoi qu'il en soit, mon histoire, que je lui ai contée, sans y mêler votre nom, l'occupe et l'intéresse. Nous allons voir ce qu'il pourra faire pour nous. Bien entendu, mon terrible père ne se doute pas de quelle façon j'utilise le voyage qu'il m'a conseillé. Je m'arrange pour qu'il me croie toujours à New-York, évitez toute indiscrétion.

"Sur ce, il faut quitter la meilleure et la plus charmante des amies. Répétez, vous savez à qui, la devise qui est notre devise : à la vie, à la mort !"

Il signa sa lettre et l'enferma dans son buvard en attendant l'heure du courrier ; puis, avant de s'endormir, il fouilla du regard l'horizon de la vallée. Une lune brillante couvrait la terre d'un tapis bleuâtre, légèrement argente par endroits d'un glacié de vapeur. Seul, sur l'éblouissement de ce fond clair, le carré noir trace par l'ombre de la maison se détachait comme une forteresse massive. Dans l'intérieur, ainsi qu'aux alentours, régnait le silence comparable à nul autre du désert en dormi.

La poésie et l'imagination n'étaient pas les traits dominants de la nature d'Alain. Cependant la grandeur du spectacle qu'il avait sous les yeux, la nouveauté de la scène, l'exagération voulue des tableaux qu'il venait de tracer, toutes ces causes réunies le grisèrent d'une sorte d'enthousiasme dont ceux qui le connaissent l'auraient jugé incapable. Etienne, charmé lui-même de cette exubérance matérielle et morale de son être, il s'admirait de la meilleure foi du monde. Un homme venait de surgir à ses yeux pour qui l'Océan n'était rien, qui traversait en se jouant des continents immenses, qui ne reculait devant aucun danger, devant aucune fatigue pour conquérir la femme aimée, pour lui gagner une fortune... Et cet homme, c'était lui !

Mais pourquoi cette solitude ? Pourquoi ces ténèbres qui le condamnaient à l'inaction ? Pourquoi nulle tâche extraordinaire à accomplir, nul combat à livrer ?

"Du moins, je veille pendant que les autres dorment. Nous ne serions pas surpris !"

Cette pensée d'une sorte de responsabilité du salut commun lui fut agréable. Il se leva et prit son fusil pour faire une ronde, pour s'assurer que toutes les issues étaient bien fermées, aucun verrou hors de sa gâche, qu'aucun bruit suspect n'arrivait du dehors. Il gagna doucement la salle à manger qui servait de vestibule...

Par les deux battants de la porte ouverte au grand large sur la véranda, l'air pur de la nuit pénétrait à flots dans la maison et chassait les derniers effluves d'une journée brûlante. A cent pas de la Préfecture de police on aurait pris plus de précautions contre les voleurs. Alain, en une seconde, retomba des hauteurs de son héroïsme dans le bas fond du comique.

"Si Cléguérec me voyait maintenant, il en rirait jusqu'à sa mort !" pensa t-il.

Peu d'instant après, il se mettait au lit, non sans avoir re-placé le fusil dans sa gaine et le revolver dans son écrin.

IV

Un bruit hospitalier l'éveilla doucement sur les sept heures du matin. Il ouvrit les yeux. Un chef en grand costume—un chef de cuisine, s'entend—disposait sur sa table une première édition des nombreux cafés au lait de la journée. Il reconnut Rabat et, comme il avait grand appétit, la vue des préparatifs qui s'accomplissaient lui ôta jusqu'au souvenir des déceptions nocturnes.

—Mon cousin a déjeuné ? demanda-t-il pendant qu'on emplissait la tasse.

—Oui, monsieur, et plus solidement que ne va faire mon sieur. Mais monsieur m'a dit qu'une tasse de café suffirait à monsieur.

—Pour aujourd'hui. A partir de demain, vous me mettez au régime de votre maître. Car je veux, moi aussi devenir fermier.

Rabat eut un soubresaut et, dans son effarement, il posa sur la table les escarpins vernis qu'il contemplait avec l'admiration du matelot pour tout ce qui est luisant et propre. Il s'écria d'un air de compassion plus éloquent encore que ses paroles

—Ah ! monsieur ne dites pas ça ! Quand vous serez fermier dans la Prairie, moi, je serai amiral.

—Et pourquoi donc, monsieur Rabat ? Et Alain un peu piqué.

Rabat, jadis l'un des plus intarissables bavards du bord, ne se trouvait pas souvent à pareille fête.

—Monsieur, répondit-il, oubliant les règles gênantes de la troisième personne, je vois bien que mon patron ne vous a pas dit tout ce qu'il a enduré depuis que nous sommes ici. Probablement il n'en sait plus rien lui-même. Cet homme-là ne voit pas la chose qu'il veut, la peine qu'il faut prendre pour avoir cette chose ne compte pas. Mais moi je me souviens. Quand nous sommes arrivés, nous serions morts de faim, si les marins n'avaient pas l'habitude de se faire servir à manger par signes. Personne ne nous comprenait.

—Je croyais, dit Alain, que les Français étaient nombreux au Canada.

L'ex-matelot eut un mouvement expressif d'épaules et reprit

—Vous n'en auriez pas trouvé un, trois ans plus tôt, à Wa bigoon, la ville voisine. On appelle ça une ville !... Pour boire un verre de cognac, il faut aller chez le pharmacien. Et voir s'il y a de la neige—et il y en a cinq mois par an—il faut emporter sa boussole dans sa poche pour atterrir. Vous ne comprenez pas l'anglais, monsieur ?

—Pas encore.

—Eh bien, monsieur, ne l'apprenez pas. Quand votre cousin en eut pris quelques leçons, il dut commencer les leçons de boxe, car il comprenait alors ce qu'on lui criait dans la rue. Quand il en eut assommé quelques-uns, les autres se turent. Maintenant on lui donne de grands coups de chapeau. Mais ce

n'était rien. Après les hommes vinrent les chevaux, et c'est alors que je vis de vraies batailles. Ah ! monsieur, j'aimerais mieux passer la barre du Sénégal dans un youyou ! J'avais le mal de mer rien qu'à regarder la danse. D'autres fois, c'était une vingtaine de ces sales bêtes qui partaient en bordée. Cours après ! Soixante, quatre-vingts lieues à cheval, trois nuits dans la Prairie avec un paquet de sandwiches ! Notez bien que vous n'en êtes qu'aux hors-d'œuvre. Figurez-vous maintenant la terre à défricher, l'usine à construire, les froids tardifs du printemps, le gel précoce d'automne, les animaux malades, les voitures brisées, les ouvriers indiens qu'il faut aller chercher à la Réserve... Mais je ne suis qu'une bête. Vous voulez rire, n'est-ce pas, monsieur ? Fermier ! Quel malheur ! Vous avez un métier qui vaut mieux. Il suffit de voir les effets de monsieur.

Rabat contemplant avec admiration le tas énorme de bagages d'Alain. Celui-ci, renonçant à tenir tête à un interlocuteur aussi verbeux, demanda son eau chaude et s'enquit de l'heure à laquelle arrivait la poste.

Le bérêt blanc de Rabat, qui fuyait peu à peu vers l'occiput depuis le commencement de l'entretien, remonta d'un bond jusqu'aux sourcils.

— La poste, monsieur !... Elle arrive quelquefois jusqu'à Wabigoon. Là, elle attend que nous allions la prendre ; mais, comme nous ne recevons pas souvent de lettres, nous ne faisons pas la course exprès. Nous profitons d'une affaire qui nous appelle en ville. Ou bien une occasion nous les apporte... Ah ! monsieur, vous n'êtes pas le premier Parisien qui ait voulu connaître la Prairie. Je n'en ai jamais vu un seul finir le mois. Sauf respect, je ne vous donne pas quinze jours.

Alain haussa les épaules, mais vainement il voulait dédaigner les pleurnicheries de ce bavard. Malgré lui, son enthousiasme de la veille s'abattait comme un nuage de poussière sous la pluie.

— Pourquoi donc restez-vous dans un pays si dépourvu ? demanda-t-il d'un ton rogue.

— Oh ! moi, répliqua l'ancien matelot, je me moque de la poste : je ne sais pas écrire ! Monsieur, — il se rapprocha d'Alain et baissa la voix comme s'il eût été dans un lieu peuplé d'indiscrets, — c'est à cause d'une femme que vous me voyez dans ce pays de malheur.

— Lui aussi ! pauvre diable ! se dit Alain.

Sa mauvaise humeur se changeait en bienveillance confraternelle. Un mot d'encouragement lui sembla presque un devoir.

— C'est bien, mon brave ! J'espère que le magot s'arrondit, et que nous pourrions bientôt songer à la noce.

Un mélange d'effroi, de consternation, de colère, bouleversa le visage du marin.

— La noce, monsieur ! Nous ne connaissez pas Zélie ! C'est elle qui me court après, depuis mon débarquement. Je voulais m'établir à Bordeaux, qui est ma patrie ; elle m'a obligée de fuir au large devant le temps. J'ai fait cinq places dans tous les pays du monde ; cinq fois je l'ai vue poindre, les grapins en avant...

— C'est donc un millionnaire ? demanda Lavaudieu... Les voyages que vous lui faites faire doivent lui coûter bon.

— Elle est femme de chambre de paquebot ! gémit l'amoureux par contumace. Nous nous sommes connus en Chine, bien avant la campagne de Formose. Une payse, vous comprenez... Si un pauvre matelot était obligé d'épouser toutes ses payes !... Mais, ce coup-ci, je crois que je l'ai larguée en grand, elle et son mousse, dont elle veut me faire cadeau par-dessus le marché, bien qu'il ait les cheveux crépus comme un nègre. Si jamais je vois son paquebot mouiller à Wabigoon, je me rends et j'épouse. Monsieur, vous avez beau me regarder, je ne suis pas plus... poltron qu'un autre, mais je connais Zélie. Je sais qu'elle a plus de vitriol que d'eau bénite pour moi dans son goupillon.

— Vous êtes tous les mêmes, dit Alain, que cette infidèle vulgaire n'intéressait plus. Préparez ma toilette et laissez-moi.

Une heure après il sortait de sa chambre et gagnait la véranda pour prendre l'air. Il n'y resta pas longtemps. Bien que sa montre marquât dix heures à peine, le plancher qui servait de terrasse craquait déjà sous les rayons du soleil, pressé de faire oublier à la terre cinq mois d'hivernage. Il se réfugia dans le cabinet de M. ce, où des stores grossiers maintenaient une fraîcheur relative. Dieu sait de quelle somme il eût consenti à payer le *Figaro* du jour ! Mais il ne trouva d'autre feuille que l'*Assiniboine's Star*, vieux d'une semaine et rédigé en Anglais. Des traités de chimie, des brochures agricoles, un tarif de douanes, le compte rendu des séances du parlement canadien, le laissèrent froid. Il se rabattit sur un roman vermoulu qui dormait dans la poussière, et s'allongea dans l'unique fauteuil de l'établissement, il essaya de lire. Mais bientôt le volume lui tomba des mains ; il avait vu trois fois la pièce tirée de cet ouvrage ultra-populaire.

Un ennui douloureux pesait sur son être, un ennui sans espérance qui semblait, comme certaines pluies d'automne, devoir durer autant que la vie. Ne pas se suffire à soi-même est le défaut national du Français, habitué dès l'enfance à tout chercher hors de lui, aussi bien son jugement sur la politique et sur l'art que les moyens de se distraire, la protection de son industrie, la fortune, dont l'héritage paternel est pour lui la source normale et presque obligatoire. Alain de Lavaudieu, en sa qualité d'homme du monde parisien, était deux fois Français.

Il est facile d'imaginer que cet être nerveux était la proie des réactions les plus rapides et les plus navrantes. Douze heures plus tôt, étonné lui-même de son courage, il trouvait que les Navarrais, les Maures et les Castellans tardaient trop à venir lui disputer Chimène. Mais il avait suffi d'une conversation pessimiste, d'un lever inconfortable, d'un soleil indiscret, par-dessus tout d'une matinée sans promenade à cheval, sans lettres, sans journaux, compliqué d'un tête-à-tête avec son moi intime, pour envelopper l'avenir, le présent, le passé, d'un brouillard gris de la réflexion. Interrogez les fuyards dans une déroute, vous découvrirez dans le nombre des héros qui ont réfléchi... Par bonheur pour l'héroïsme du jeune vicomte, ses réflexions furent interrompues par l'arrivée de Cléguérec. Ils déjeunèrent gaiement. C'était un plaisir de voir manger Maurice, non qu'il mangeât beaucoup, mais il mangeait fièrement, pour ainsi dire, comme un homme qui voit une conquête dans chaque bouché.

Le repas fini, au lieu d'aller à sa sieste de vingt minutes, presque nécessaires dans ces longues journées le fermier de l'Hermitage remit lui-même la conversation sur les affaires de son hôte.

— Si j'ai bien compris, commença-t-il, vous songez à vous établir dans mon voisinage. Puis vous irez chercher mademoiselle de Montdauphin et vous l'amènerez ici, après en avoir fait, bien entendu, la vicomtesse de Lavaudieu. Ensuite vous travaillerez comme moi, comme bien d'autres, jusqu'à ce que vous ayez fait fortune, de façon à rentrer avec les honneurs de la guerre dans votre pays, dans votre monde et dans vos habitudes ? C'est bien votre idée ?

— Pas précisément, dit Alain non sans quelque hésitation. Notre idée est de faire capituler ma famille. Je connais mes parents. S'ils voient passer chaque jour leur fils renié, châté, affamé par eux, l'irritation s'excitera d'elle-même. Ils se feront aux yeux du monde, un point d'honneur de ne pas céder. Ils sont encore jeunes. Dieu sait combien de temps nous mangerions des croûtes. Car nous ne mangerons guère autre chose si nous restons à Paris. Je tutoie quelques jeunes gens qui cherchent une position et trouvent... cent louis, les jours de chance, dans la poche d'un ami. Mais vous savez ce que c'est. Le célibataire qui vous emprunte cent louis est un camarade, parfois plus *chic* que vous. Marié, qu'il fasse la même chose, il est un simple mendiant. Et je ne vous parle même pas de ce que souffrirait une jeune femme obligée de fuir ses amies pour cacher ses vieilles robes. J'admets que Simone ne s'amusera pas follement dans la Prairie, mais elle y sera cent fois plus heureuse qu'à Paris, avec un budget comme serait le nôtre.

—C'est très possible, dit Cléguérec assez frappé de la justesse du raisonnement.

—Maintenant, continua Lavaudieu, prenons l'hypothèse contraire. Nous avons disparu, on sait vaguement que nous sommes en Amérique. Le bruit se répand que nous ramassons l'or à pleines mains. Il est facile d'aider le bruit à se répandre ; on nous voit déjà millionnaire. Mes parents sont flattés ; ils s'attendent ; bientôt ils ouvrent les bras à l'enfant prodige.

—En somme, conclut Maurice avec un fin sourire, vous êtes d'avis que l'enfant prodige, pour avoir des chances, doit être en mesure de fournir le veau. Je ne dis pas non ; mais il ne faut pas vous dissimuler que la mère de ce veau est enragée. Voilà ce qui m'inquiète pour vous et, plus encore, pour mademoiselle de Montdauphin. J'aime à croire que vous connaissez bien votre future.

—Si je la connais ? Pauvre Simone ! J'ai eu tout le temps de l'étudier pendant deux saisons où je la voyais cinq fois par semaine. Je suis sûr que nous avons dansé ensemble plus de quarante cotillons.

—Et... elle danse bien.

Le mot était moins méchant pour mademoiselle de Montdauphin elle-même que pour son maladroit panégyriste. Alain ne la trouva pas mieux à son goût pour avoir été dit le plus sérieusement du monde. En toute autre occasion, il aurait regardé la pendule et prétexté un rendez-vous pour fausser compagnie à ce pince-sans-rire. Mais la nécessité lui rendait la chose impossible, autant qu'à l'un des Siamois de planter là son frère après une parole trop franche. Il se contenta de prendre un air attristé, de répondre qu'il était déjà assez malheureux, que ce n'était pas sa faute si les soirées mondaines étaient consacrées à la danse plutôt qu'à l'étude de la philosophie...

—Quand vous connaîtrez ma femme, conclut-il avec une dignité un peu froide, vous verrez qu'elle sait autre chose que la danse et qu'elle a d'autres mérites que la beauté, même celui d'être disposée à me suivre au bout du monde. J'espère qu'alors vous ne me demanderez plus *pourquoi* je l'aime.

Cléguérec se jura qu'il ne demanderait plus rien, pas même pourquoi la méritante Simone s'était mis en tête de l'aimer, lui Lavaudieu. Afin de changer de conversation ou, peut-être, dans des intentions plus ténébreuses, il parla des Pauwel et de leur fille.

—Gladys passe pour une des belles de New-York, répondit Alain. Je dois avouer qu'elle justifie sa réputation : car, vous m'accordez, n'est ce pas, qu'on peut aimer une femme pour la vie sans trouver toutes les autres laides ?

—Je n'en sais rien, dit Maurice en baissant les yeux de façon à ne pas trahir ce qu'il pensait. Je ne me souviens pas d'avoir aimé une femme pour la vie.

—Allez ! mon cher cousin, fit l'autre, je vois bien que vous vous moquez de moi. N'empêche que je suis resté trois semaines à Newport chez les Pauwel, que j'ai vu Gladys du matin au soir pendant ces vingt jours, que nous avons dansé, nagé, canoté, monté à cheval ensemble, joué au tennis, causé au clair de lune, et qu'elle ne m'a point dissimulé son goût pour les titres. Cependant, me voici dans une ferme de la Prairie... et vous savez que ce n'est pas pour aviser aux moyens d'épouser miss Pauwel.

Il n'y avait rien à répondre à l'argument et, d'ailleurs, Maurice croyait volontiers aux bons sentiments des autres. Avec une cordiale sincérité il tendit la main à son hôte, et lui dit en manière d'apologie :

—On devient un peu rude, au bout de quelques années de Nord-Ouest. Mais le fond vaut mieux que la forme. Si ma bonne chance vous amène dans mon voisinage, votre femme et vous trouverez dans cette maison un véritable ami. En attendant, nous allons commencer votre initiation par l'épreuve du cheval. Si vous avez une culotte plus solide que les autres, le moment est venu de vous en vêtir. Allons nous armer pour la lutte.

V

Un quart d'heure après, le maître et l'élève s'installaient dans le *sulky*, ou plutôt s'y suspendaient dans des attitudes de génies décoratifs, car l'étroit véhicule était déjà rempli des instruments du supplice. Heureusement le *ranch* était peu élogué. On remonta le ravin minuscule dominé par la demeure très modeste de l'Allemand. Cléguérec apprit à son compagnon que celui-ci se nommait le baron d'Oberkorn et que sa fille répondait au nom d'Irène.

—Elle est dans son belvédère, dit Alain.

—Oh ! répondit Maurice en levant les épaules, je crois qu'elle y passe sa vie.

Comme la veille, on se salua d'un air de grande cérémonie qui montrait moins que de l'intimité.

—Vous n'êtes pas en relations ? demanda le jeune Parisien.

—Nos relations se bornent à des coups de chapeau, à une phrase échangée sur la voie publique, et à des rapports commerciaux quand on arrache les betteraves. J'achète la récolte de mon voisin.

—Quoi ! s'écria Lavaudieu, vous donnez de l'argent à ce Prussien ?

—Plût au ciel que nous eussions toujours donné notre argent à la Prusse dans de pareilles conditions ! répondit Cléguérec.

—C'est dur, malgré tout, maintenant l'ardent patriote en secouant la tête.

—Pas beaucoup plus dur que de payer des impôts qui servent à nourrir et à loger le successeur de W... ?

—Qu'est-ce que c'est que Wolff ?

—Le général anglais qui nous a pris le Canada.

—Oui, mais il y a si longtemps !

Cette conversation politique fut interrompue par la force des choses. Le *sulky* venait de s'arrêter devant la palissade du ranch. Maurice détela sa jument et lui mit sur le dos la selle mexicaine qu'il avait apportée. Il accomplissait toutes ces opérations avec une rapidité suffisante à faire voir qu'il les confiait rarement à un autre. Quand il fut à cheval, avec son large chapeau de feutre orné d'un ruban de cuir, son pantalon de peau tannée bordé de glands, son énorme houssine en lanière nattées, et son *lazzo* pendu au pommeau qui lui arrivait à l'estomac, nul n'aurait cru que ce cavalier, dont la monture et la façon de monter paraissaient également sauvages, faisait l'ornement des carrousels sahariens dix ans plus tôt. Il entra dans l'enceinte, chercha des yeux l'animal qu'il voulait avoir et, tout à coup, partit au galop avec une rapidité vertigineuse. Alain, tout en le suivant du regard, murmurait dans sa moustache :

« Il est homme de cheval ; mais pourquoi ce déguisement ? C'est enfantin. Moi je resterai classique. »

Classique, ce Parisien l'était sans contredit Bottines vernies à la semelle plate, leggings mats en peau grise, culotte en drap sombre, manche de fouet du bon faiseur d'Oxford street, rien n'était à reprendre dans sa tenue, sauf le couvre-chef, qui consistait en un vaste paillason imposé par Maurice, à l'exclusion de la cape en feutre noir d'Hickel.

—Pas d'insolation, mon camarade ! avait-il prononcé péremptoirement.

Et Lavaudieu, le correct, avait obéi. Quand Maurice disait les choses d'une certaine façon, il était malaisé de ne pas lui obéir.

Cependant les chevaux, groupés par bandes irrégulières à la limite de l'immense pâturage, commençaient à donner des signes d'agitation. Ils ne broutaient plus ; toutes les têtes étaient levées, tous les cous tendus, toutes les oreilles pointées dans la direction de l'ennemi, c'est-à-dire du maître. Ces enfants de la Prairie, à peine captifs, la plupart jamais domptés, savaient déjà que l'un d'eux allait être saisi par la longue lanière, entraîné loin de ses compagnons après une courte lutte, chargé d'un poids ignominieux. Il s'agissait de ne pas être la victime.

Bientôt, à toute vitesse, les troupes, détalèrent d'abord compactes, puis rompues, un instant après éparpillées devant l'homme qui approchait courbé sur sa selle, faisant déjà siffler son *lazzo*. La confusion était si complète, l'éloignement si grand, qu'Alain ne pouvait plus distinguer, parmi ces points noirs en tourbillon, celui qui causait la déroute des autres. Enfin, au bout d'un quart d'heure, Maurice rejoignit son compagnon, traînant au bout de la longe un quadrupède qui semblait profondément humilié, mais ne montrait, jusqu'à nouvel ordre, aucune velléité de résistance.

—Voilà votre cheval ! dit-il en sautant à terre. Il se nomme *Blackfoot* ; je vous en fais cadeau. Ne le jugez pas sur sa mine d'aujourd'hui. S'il était nourri, pansé, lavé, peigné, flambé durant quelques semaines, vous n'auriez qu'à le montrer au Bois, un matin, pour en trouver deux cents louis.

—Vous oubliez la ferrure, dit Alain en riant, et même, je pense, le dressage.

—Quant au dressage, il reste, je l'avoue, quelque chose à faire. Cependant, comme vous allez voir, ce jeune anarchiste admet déjà la bride et consent à porter une selle sur le dos, à condition qu'il n'y ait personne sur la selle. Nous avons discuté, lui et moi, cet article important sans nous entendre. Je vous cède la parole. Puisque vous aimez les chevaux, l'exercice auquel je vous convie sera intéressant pour vous, intéressant et même nouveau, je ne crains pas de le dire.

Tout en parlant, Maurice faisait passer d'Annie à *Blackfoot* les différentes pièces du harnachement. L'animal conservait une immobilité farouche, quelque chose comme la troupeuse résignée de la bête féroce attendant que la grille s'ouvre, pour bondir sur son gardien.

—Maintenant, dit le professeur, vous allez sauter sur le cheval sans toucher les étriers. Tombez bien en selle du premier coup, après quoi vous ne devez songer qu'à vous y tenir, n'importe par quel moyen. Faites attention qu'il ne s'agit plus d'un combat entre civilisés ; il n'y a plus d'un combat entre civilisés ; il n'y a plus de règles ; ne tombez pas, voilà tout ; non parce qu'on vous a rabâché dans les manèges qu'il ne faut pas tomber ; mais parce que, si vous tombez aujourd'hui, *Blackfoot* s'autoriserait de ce moment de faiblesse pour vous résister six mois de plus... Bravo, cousin, voilà un joli saut de volige ! Maintenant tâchez de rester où vous êtes. Jetez votre manche de fouet. Empoignez le pommeau ; accrochez-vous à la crinière — il n'en manque pas, Dieu merci ! et nous sommes en famille.—Très bien ! Courage ! le plus fort est fait. Vous êtes né pour tenir une école de dressage dans la Prairie.

Levaudieu n'avait guère le loisir d'écouter les compliments ni les préceptes. Pareil aux machines de guerre antiques dont un choc léger mettait en action la force prodigieuse, l'animal, à peine touché par le poids de l'homme, venait de débânder les ressorts d'acier de ses reins et de ses jambes rapprochés sous lui. Sans colère, avec l'habileté froide d'un lutteur calculant ses coups, ce révolté bondissait verticalement, retombait pour rebondir en tournoyant, sans une seconde de relâche. Alain, habitué aux défenses multiples et savantes des jeunes chevaux de son pays, cherchait en vain son art en présence de cette tactique obstinée, patiente, unique, du "boqueur" américain. Ce qui lui revenait le mieux à l'esprit, c'était une parole que Rabat avait dite. Peu s'en fallait qu'il n'eût, lui aussi "le mal de mer comme un soldat."

—Tout va bien ! lui cria Maurice. Allons ! vous êtes solide.

—Je ne le suis que trop, fit le cavalier. Tomber, ce serait le repos. La séance va-t-elle durer longtemps ? Regardez par terre, cousin. N'y voyez-vous pas quelques-uns de mes os ?

Cléguérec, tout en examinant le spectacle, continuait son cours. Il disait qu'un cheval "boque" rarement trois heures, presque toujours beaucoup moins, qu'il s'arrête brusquement lorsqu'il est épuisé de fatigue, et demeure inerte, stupide, ne bougeant pas plus sous l'éperon qu'un cheval de bois. Le lendemain, les jours suivants, la scène recommence. Un beau jour l'animal est forcé d'admettre que l'obstination de l'homme est plus grande que la sienne. Alors il donne partie gagné et

reste tranquille, passant quelquefois d'un extrême à l'autre, au point qu'il faut lui mettre le feu sous le ventre pour le faire remuer.

De semblables exagérations n'entraient pas, heureusement, dans le caractère de *Blackfoot*. Ce fut à peine s'il "boqua" une demi-heure, après quoi son nouveau maître put lui faire accomplir quelques-uns des exercices rudimentaires de la domesticité. Mais, à vrai dire, l'homme et la bête avaient besoin de repos. Ils prirent bientôt congé l'un de l'autre. Alain mit pied à terre, dessella et débrida lui-même son coursier, ramassa les débris de son fouet piétinés dans la lutte, reconnut des avaries irréparables dans son costume et, légèrement essoufflé, reprit place dans le *sulky*.

Le retour à l'Hermitage eut lieu presque en silence. Alain, baigné de sueur, moulu de fatigue, songeait qu'il n'allait pas trouver, en descendant de voiture, son valet de chambre et son cabinet de toilette de l'avenue Marceau. Il songeait aussi que le *déguisement* de Cléguérec devait avoir du bon, et que la selle mexicaine, avec ses courroies épaisses d'un doigt, n'était pas sans raison d'être. Il éprouvait, comme de juste, la fierté légitime du vainqueur ; mais il avait acheté cette victoire en foulant aux pieds tous les principes de l'élégance et de l'art.

Néanmoins, quand il eut pris son bain, quand il eut changé ses loques contre une tenue plus décente et qu'il se vit à table en face de son cousin il se sentit pénétré de cette bonne humeur naturelle à tout homme vers la fin d'une rude journée vaillamment soutenue. La conversation tomba sur Paris, comme il arrive souvent quand un Parisien se met en verve. Alain voulut parler théâtre, par habitude, mais il s'aperçut bientôt que l'infortuné Cléguérec ne savait pas même le nom des Molière, des Beaumarchais, des Sophie Arnould et des Talma dont le génie, la beauté, les sottises, les chutes de voiture et les rhumes de cerveau accaparaient l'attention de la Ville Lumière depuis la fin de novembre.

"Comment faire pour intéresser ce diable d'homme ?" songeait-il, découragé.

Il n'aurait eu besoin, pour cela, que de parler de son amour et de son mariage. Mais, ainsi qu'il écrivait la nuit précédente à la belle comtesse Gravino, cet amoureux considérait son cousin comme aussi peu expert en amour qu'en théâtre, sans compter qu'il éprouvait à parler de son mariage l'embaras qu'un auteur éprouve à parler de sa pièce, quand le dénouement flotte encore dans sa cervelle.

Par bonheur il était de ceux qui ne sont jamais à court de sujets de conversation, aimant par-dessus tout à parler d'eux-mêmes. Tout en causant, il raconta son intimité flatteuse avec un jeune prince, intimité rompue tristement par l'exil. Une date vint dans son récit Cléguérec prétendit qu'il y avait erreur sur le jour où s'était passé l'incident historique du vote de l'expulsion.

—Oh ! non, dit Alain. Ce souvenir est inscrit à tout jamais dans mes éphémérides. La loi passa le même jour qui m'apporta l'une des plus grandes joies de ma vie. Mais vous ne sauriez comprendre les poignantes émotions que j'ai traversées alors.

Maurice, croyant qu'il s'agissait de la minute inoubliable où Simone avait donné son cœur, protesta énergiquement, et se montra curieux d'en savoir plus long, si la demande n'était pas indiscrète. Peut-être, enfin ! allait-on tourner devant lui quelque page vibrante du roman, jusque-là un peu froid.

—C'était le jour de mon ballottage au club, commença le jeune Parisien les yeux au ciel.

—Ah ! ah ! fit Maurice avec une furieuse envie de rire de sa propre naïveté.

—Il faut vous dire que mon père, après avoir voté pour moi n'avait pas eu le courage d'attendre le dépouillement.

—On est père ou on ne l'est pas ! fit observer Cléguérec qui avait réussi à prendre une gravité imperturbable.

—Je dois ajouter que ma candidature n'allait pas toute seule. Mon père, vous vous en souvenez mieux que moi, a été

fort séduisant et... les belles dames de cette époque s'en sont aperçues.

—Eh bien ! les amies de monsieur votre père devenaient les vôtres !

—Oui ; mais leur sexe les empêchait de voter, en même temps que leur âge, les empêchait de faire voter les autres. D'ailleurs, comme l'une d'elles me le disait alors, "pour un ami que nous nous attachons—et encore !... — nous nous faisons vingt ennemis. C'est comme le gouvernement avec les bureaux de tabacs." Vous comprenez que j'avais contre moi tous ceux...

—Que n'avaient pas obtenu le bureau de tabacs donné à monsieur votre père.

Précisément. Donc, ce jour-là, nous étions tous dans le petit salon, mon père, ma mère, moi et quelques intimes. Nous faisons semblant de causer, mais la conversation ne battait que d'une aile, je vous l'avoue. A chaque minute, nous attendions la grande nouvelle. Tout à coup la porte s'ouvrit. Cette vieille bête de papa Damblain entra comme un tourbillon, la mine défaite. "Nous sommes battus !" soupire-t-il. Maman pince les lèvres, papa s'affaisse dans son fauteuil.

—Vous étiez blackboulé !

—Nous le croyions tous. Un de mes cousins dit : "Les parains doivent faire une tête !" Ma mère ajoute : "C'était bien la peine d'avoir chez moi cinq diners assommants en trois semaines !" Une vieille tante, légitimiste enragée, confite en dévotion, lève les yeux au ciel et s'écrie : "Peut-être qu'il faut remercier Dieu. Le cher enfant allait trouver là tant de mauvais exemples !" Le vieux Damblain nous regardait tous d'un air profondément aburi. Enfin, une vraie scène du Palais-Royal. Heureusement Jean de Corbenay tombe comme une fusée au milieu de cette pompe funèbre. Brave garçon ! je le vois encore ! Il nous embrasse tous, même ma tante, Dieu me pardonne ! M. de Damblain, qui ne comprend pas le motif de cette joie, s'indigne et tourne à l'apoplexie. On le soigne, et l'on s'aperçoit... qu'il arrivait de la Chambre et non pas du club. Nous ne pensions qu'à mon affaire ; lui ne pensait qu'à celle des princes. Mais, entre nous, j'avais passé un vilain quart d'heure, et vous pouvez juger si je me souviens de cette soirée.

—Vos cheveux n'ont pas blanchi ? demanda Cléguérec sans rire.

—Toujours moqueur, cousin. Attendez seulement de savoir ce que c'est. Non, je ne crois pas avoir été si secoué de ma vie. Quant à mon père, il était plus content que moi. Je me trouvais en retard de quelques centaines de louis ; je n'eus qu'à dire un mot : le cher homme s'exécuta sans broncher.

—Pourquoi, pendant que vous y étiez, n'avez pas demandé la permission d'épouser mademoiselle Simone ? remarqua Maurice.

—Nous n'en étions pas encore là, dit sèchement Alain.

Cette fois, il était vexé pour tout de bon, et le plus grave, c'est qu'il était vexé contre lui-même. Depuis une heure, il servait de sujet d'étude à ce taciturne auditeur qui le laissait aller, tout en observant chacune de ses paroles. Habitué à se voir pris au sérieux par tous ceux qui l'approchaient, grandi dans sa propre estime par des sacrifices et par un amour qu'il jugeait sublimes, persuadé qu'il était en voie d'étonner le monde par le courage et l'habileté de ses déterminations, il n'avait obtenu de Maurice, en quarante-huit heures, qu'un seul éloge : il montait bien à cheval ! Quant au reste, il voyait à n'en pouvoir douter que son cousin le considérait comme un être ordinaire.

Cette humiliation intérieure, qu'il ne devait jamais pardonner à Cléguérec, fut sur le point de l'amener à l'éclat d'un départ subit. Mais comment colorer ce coup de tête aux yeux de Simone ! On le savait à l'Hermitage. On savait dans quel but il y était venu. Quitter l'endroit si tôt après son arrivée, c'était un aveu d'impuissance, l'obligation de former des plans nouveaux. Or il n'en était plus à reconnaître qu'il n'était pas facile même de former des plans, pour un campagnon si fûde.

Au fond, il n'en avait aucun. Gagner du temps était toute sa tactique, et il ne la trouvait plus aussi bonne depuis que Cléguérec lui en avait fait toucher du doigt les résultats, sans avoir l'air d'y toucher lui-même.

Il leva la séance en déclarant que son entrevue avec *Blackfoot* l'avait lassé.

—Vous pouvez bien l'être, lui répondit Maurice. Mais il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Faites encore, demain, la grasse matinée et retournez au ranch tantôt. En peu de jours, si tout va bien, vous aurez un cheval, dans ce pays-ci.

Alain ne fut pas long à fermer les yeux, en pensant à Simone et à *Blackfoot*, avec une secrète amertume de voir que la conquête du cheval ne serait pas la plus difficile des deux.

VI

A son réveil, le lendemain, il regarda sa montre et se réjouit de voir qu'il était huit heures. Autant de gagné ! Il frappa dans ses mains à la mode américaine. Rabat et le plateau, l'un portant l'autre, firent leur apparition ; mais, cette fois, aucune conversation ne fut engagée. Rabat était un pessimiste, et le jeune Parisien ne se sentait que trop porté à le devenir lui-même.

Sans réclamer les services du matelot il se leva, poussé par un secret désir de quitter cette maison, où ni le maître ni le domestique n'avaient su gagner la sympathie. La matinée gardait encore un reste de fraîcheur. Alain traversa le ruisseau, gagna le petit bois et s'assit à l'ombre pour penser à Simone. Il s'aperçut bientôt que penser à Simone était fort agréable, mais que penser à certaines difficultés concernant Simone l'étaient moins. C'en fut assez pour mettre fin à sa rêverie.

Levant les yeux, il aperçut la Maison-Grise à sa droite, sur le versant opposé. Nulle autre habitation étrangère à l'Hermitage, si loin que le regard s'étendit, ne pouvait se découvrir. Et cette demeure était occupée par des Allemands ! Pourquoi vos voisins si heureux appartenaient-ils à la seule nationalité qui pût ôter à leur voisinage toute ressource profitable ? Mais enfin une maison est une maison, quel que soit le langage qu'on y parle, et ce Parisien déjà excédé de solitude sentait en lui une étrange nostalgie de la contemplation d'une créature appartenant à son espèce, de la rencontre d'une femme qu'il pourrait au moins saluer. D'ailleurs, il éprouvait le besoin de donner à son esprit, à ses jambes, un but quelconque, en attendant l'heure du déjeuner, encore si loin !

Il lutta cinq minutes entre la paresse et l'oisiveté, deux sœurs qui ne s'accordent pas toujours aussi bien qu'on le pense. Les cinq minutes passées, il sortit du bois, traversa de nouveau le pont rustique, et se dirigea vers sa toit plus que modeste qui semblait l'hypnotiser. Où va-t-il, ce mondain dédaigneux, ce blasé qui, au Bois, ne détourne pas le regard des oreilles de son cheval pour dévisager la reine détronée qui passe ? Il va rôder près d'un tertre de gazon, afin de voir si la fillette étrangère est assise sur la planche qui lui sert de banc, le nez dans son livre, en attendant que le bruit sourd d'un pas sur le gazon fasse lever ses yeux candides.

A cinq cents pas, le flâneur crut découvrir que le banc était vide ; mais, comme il approchait davantage, il aperçut une forme féminine qui sortait de la maison et se dirigeait vers le belvédère. Bientôt il reconnut Irène d'Oberkorn, dont les cheveux blonds brillaient au soleil comme une cascade dorée. Cette fois, il eut tout le temps d'examiner la jeune fille qui, de son son côté, le considérait sans se donner la moindre peine pour cacher son attention curieuse.

"Quelle crinière superbe ! pensa-t-il. Et celle-là, du moins on peut l'admirer sans avoir peur d'égarer son enthousiasme sur un flacon de peinture !"

Mademoiselle d'Oberkorn avait autre chose à faire admirer que ses cheveux. Elle avait une bouche mignonne, pensive, non pas allemande, Dieu merci pour elle, mais autrichienne plutôt ; une bouche dont les lèvres roses, très souvent, se séparaient juste assez pour laisser voir entre elles une fine touche

de nacre. Les yeux, de couleur pervenche, passaient avec une étonnante rapidité du flottement de la rêverie à une intensité de regard presque inattendue chez une blonde. Enfin, le vicomte de Lavaudieu, qui ne se connaissait guère moins en femmes qu'en chevaux — sous le rapport plastique s'entend — résuma intérieurement son impression par cette formule, significative dans la bouche d'un Parisien de cette compétence.

— Si cette petite était habillée !

Il n'y avait pas loin de ce souhait à un autre beaucoup plus réalisable en ce moment : un bout de cassettes à défaut d'un bout de toilette. Cependant, le jeune Alain hésitait. Non qu'il fût timide ; il avait accosté des inconnues plus imposantes dans des endroits moins faits pour encourager l'audace ; mais il se souvenait d'avoir jugé sévèrement de simples rapports commerciaux entre Cléguérec et le colon allemand.

« Dieu sait toutes les moqueries qu'il me faudrait entendre, pensait-il, si mon cousin me voyait seulement à une portée de fusil de la Maison Grise ! »

Involontairement il tournait la tête de côté et d'autre, pour s'assurer qu'Annie et son cavalier n'était pas en vue. Quel gêneur que ce cousin, et la peste soit des gens qui ne laissent rien échapper !

Cependant, il se trouvait au pied du tertre. Il salua ; on lui rendit un salut qu'une mère parisienne eût trouvé trop poli ; mais Paris était loin, et plus loin encore, hélas ! la mère Irène. Le promeneur hésitait, certain, rien qu'à la voir, que cette petite était « drôle. » Mademoiselle d'Oberkorn le tira elle-même de son hésitation. Elle posa son livre sur ses genoux et dit, dans un langage très correct quoique avec un accent prononcé et en cherchant un peu les mots :

— Je suppose que vous désirez savoir où est votre ami. Vous le trouverez à son usine, là-bas.

D'une main très fine, mais hâlée par le grand air, par le travail aussi peut-être, la jeune fille montrait un point de la plaine caché par le monticule.

— Pensez-vous qu'il reviendra bientôt ? questionna Lavaudieu, comme s'il eût été vraisemblable que mademoiselle l'Oberkorn en sût quelque chose.

Elle parut trouver la question toute naturelle, et répondit, en tirant une montre en or de sa ceinture :

— Il est onze heures. M. de Cléguérec quitte son usine vers midi.

Alain hésitait moins ; il était hors de danger pour quelque temps encore.

— Le soleil est chaud, déclara-t-il.

— Voulez-vous venir vous asseoir à l'ombre ? demanda la châtelaine de la Maison Grise, trop simplement pour que l'homme le plus fat du monde pût s'enorgueillir de la proposition.

Alain ne péchait point par la fatuité, qui est un défaut rare aujourd'hui chez les jeunes gens de son espèce : non qu'ils aient plus de modestie qu'autrefois ; mais ils possèdent moins de naïveté, et, en allant au fond des choses, le fat est un naïf qui accepte facilement son propre prestige. Deux minutes après, les nouveaux amis étaient assis côte à côte sur le banc de sapin, à l'ombre du toit de chaume. Irène avait posé son livre entre eux et tiré sa robe de façon à ne pas fruster la jupe d'un millimètre de sa longueur.

— Comment trouvez-vous notre pays ? demanda-t-elle sans aucune apparence d'intimidation.

— Mais ce n'est pas *notre pays*, mademoiselle, répondit Alain en appuyant sur le mot, pour montrer qu'il était au courant de la situation.

— Oh ! fit-elle, j'avais douze ans quand je suis venue dans le Nord-Ouest avec papa. Je tâche de me figurer que j'y suis née.

— Quoi ! vous n'avez pas plus de regret du pays natal ?

Elle parut chercher pendant une seconde la gravité que pouvait avoir ce reproche, puis elle reprit :

— Nous étions riches, là-bas. Mon père avait une belle place ; mais on a été injuste pour lui ; on l'a puni à cause de sa franchise trop grande. Nous avons tout perdu, maman est

morte de chagrin. Alors nous sommes partis, moitié parce qu'il fallait travailler désormais, moitié pour ne plus voir les méchants qui ont tué une innocente. Comment pourrais-je regretter notre pays !

— Tiens ! on épure aussi en Allemagne ?

Et comme Alain voyait, par le silence d'Irène, que les finesses de notre langue politique n'étaient pas à sa portée, il continua :

— Depuis combien d'années êtes-vous à la Maison Grise ?

— Depuis plus de quatre ans.

— Qui vous ont paru quatre siècles ?

— Non, je travaille beaucoup. Mon père n'a que moi pour tenir la maison.

— Oh ! fit Alain en jetant sur la modeste demeure un coup d'œil facile à comprendre, et qui fut compris.

— La maison est pauvre ; elle m'occupe d'autant plus, reprit mademoiselle d'Oberkorn. Je tâche que mon père, quand il rentre des champs, ne s'aperçoive pas trop de tout ce qui nous manque.

— Cependant, insinua finement Alain, vos occupations vous laissent du temps pour la lecture. Vous paraissent vous plaire beaucoup sur ce banc !

Elle rougit extrêmement, ce qui fit juger à son interlocuteur qu'il avait affaire à une personne fort susceptible.

— Voyons ! voyons ! dit-il d'un ton paternel. N'allez pas croire que je vous accuse de paresse. À votre âge, il est naturel de se distraire. Que lisez-vous là ! Peut-on regarder ? Comment ! Une grammaire française ! Quelle idée !

Irène regarda de côté son voisin de banc et, secouant la tête pour dégager ses yeux du flot d'or qui les envahissait — un tic d'enfant qu'elle avait conservé — elle répondit :

— Vous attendiez-vous à me voir étudier encore la grammaire allemande à mon âge ?

— Non, reprit Alain qui trouva que cette petite étrangère avait de la répartie. Mais je me demande qui est votre professeur de français.

— Quand nos malheurs sont arrivés, j'avais une institutrice parisienne et je commençais à parler votre langue. Ici, je fus sur le point de l'oublier, mais, depuis quelques mois, j'ai repris le chemin de l'école, dont je suis la maîtresse et l'écolière en même temps.

— Vous aurez le prix, mademoiselle, fit Alain en riant. J'ai peur seulement que le français ne vous serve pas à grand chose.

Une expression singulièrement attristée changea soudain la physionomie de mademoiselle d'Oberkorn. Encore une fois elle secoua sa toison blonde et demanda d'un ton froid :

— Parlez-vous allemand, monsieur ?

— Non, répondit-il sans rien ajouter par politesse.

— Non. Les Anglais m'agacent.

— Italien ?

— Je déteste les Italiens.

— Donc, remerciez cette grammaire. Si j'avais en le plaisir de votre visite l'an passé, nous n'aurions pu échanger douze mots puisque... nous ne parlons pas les mêmes langues.

— Oh ! oh ! mademoiselle, je vois qu'il faudrait vous donner deux prix au lieu d'un. Vous êtes, sur la logique, de première force.

— Autrement dit fort ennuyeuse. Vous partez déjà ?

Lavaudieu s'était levé en effet, le regard tourné du côté de l'usine. Ses yeux revinrent, non sans une nuance de mansuétude, à cette enfant de la nature qui disait « déjà ! » en le voyant prendre congé au bout d'une demi-heure. Il décida en lui-même qu'il ne tournerait point par trop la tête emmêlée de cette Gretchen compliquée d'Atala. Cependant elle était amusante, autrement amusante que le factotum bavard de la ferme de l'Hermitage... et même que le fermier.

— Je reviendrai bientôt, dit-il, puisque cela vous fait plaisir.

— Oh ! tant de plaisir ! J'aime tant parler français ! Voilà une matinée qui me vaut des semaines d'étude.

L'enfant de la nature venait d'être maladroite. Alain, pour la punir, lui lança cette flèche de Parthe.

— Vous ne causez donc jamais avec mon ami Cléguérec ?

— Notre voisin ne vient jamais chez nous ! répondit-elle avec un geste accablé. Il faut croire que l'espèce humaine lui fait peur. Autrement, nous le verrions. Nous ne lui avons jamais fait de mal. Mon père l'estime hautement et répète à qui veut l'entendre que monsieur de Cléguérec sera un jour le député de son district. Pauvre papa ! Je vois bien qu'il souffre de la sauvagerie d'un homme aussi bon. Car votre ami est très bon. Dans ses rapports d'affaires avec nous il est même généreux. Pensez-vous qu'il faudrait l'inviter, insister pour qu'il sorte de sa solitude ? Souvent j'ai pressé mon père d'aller à l'Hermitage. Mais il n'aime pas qu'on mette la question sur le tapis. Si vous pouviez savoir quelque chose !...

— Oui, oui, mademoiselle, je tâcherai de savoir quelque chose, dit Alain en se dérobant, car à chaque instant Maurice pouvait paraître.

Il regagna l'Hermitage par un détour afin de dépister l'enemi, dans le cas où il serait rejoint dans son mouvement de retraite. Tout en marchant il se disait :

Le baron d'Oberkorn ferait bien d'apprendre à sa fille un peu d'histoire contemporaine. Cette enfant vous pose des questions... Tout de même c'est une jolie fille. Mais quelle toilette !

Pendant ce temps-là, Maurice rentrait à cheval pour déjeuner, comme il faisait chaque jour. En passant devant la Maison-Grise, au pas à cause de la descente, il salua sa jeune voisine sans la regarder, car il était d'avis qu'il ne faut pas regarder, sans obligation, les personnes ou les choses qui nous agacent ou qui nous déplaisent.

Mais ses yeux, en se baissant sur le sentier poudreux qui montait au belvédère et à la Maison Grise, tombèrent sur le tison rose d'une de ces allumettes inextinguibles au vent que connaissent les fumeurs de haute marque. On n'habite pas la Prairie depuis plusieurs années sans acquérir un peu de ce flair indien que la moindre trace met en éveil. Or, Maurice savait que dans une seule poche, à dix lieues à la ronde, se trouvaient des produits chimiques aussi perfectionnés.

"Pauvre cousin ! pensa-t-il en souriant. Comme il s'ennuie ! Je l'abandonne trop."

Toutefois il s'aperçut, après avoir rejoint Alain, que le jeune homme comptait lui faire un mystère de sa promenade. Il ne fut question entre eux que de *Blackfoot* et de l'achèvement de son instruction. A n'en pas douter, cette entreprise avait beau coup plus d'intérêt pour le Parisien que la ferme et ses cultures, l'usine et ses mélasses. Pour s'excuser de son engouement, Lavandieu disait :

— Tant que je serai à pied, je ne peux vous suivre. Laissez-moi me fabriquer un cheval avec cette bête féroce, ensuite vous commencerez mon éducation de fermier.

Mais quand *Blackfoot* eut capitalé, ce qui, pour rendre justice à son vainqueur, arriva plus tôt qu'on ne devait l'attendre, la première faveur dont Maurice se vit sollicité fut d'accompagner son cousin à Wabigoon. Et — enfin ! — Lavandieu put expédier ses lettres. Le *post-office*, en retour, le couvrit lui-même d'une avalanche d'enveloppes et de journaux dont il se délecta le lendemain pendant toute la matinée. L'après-midi fut employé à répondre, et, le jour suivant Alain refit le trajet de Wabigoon à lui tout seul. A dîner, son cousin ne le reconnut pas, tant cet exilé se sentait joyeux d'avoir rancé le fil qui le rattachait au reste du monde. Le gilet déboutonné, la cravate au vent, le chapeau en arrière, il prenait les attitudes de *cow-boy* en villégiature. Pour un peu, il aurait mis ses pieds sur la table ; il trouvait à part lui que Cléguérec posait pour la tenue. Quand il fut temps d'aller se coucher :

— Voyez-vous mon cher, dit-il en alument sa pipe — achetée quelques heures avant par respect pour la couleur locale — je ne veux pas critiquer la culture industrielle ; mais, pour moi, l'avenir du Nord-Ouest est dans l'élevage. Mon parti est arrêté ; je serai éleveur. Simone adore le cheval.

— A propos, vous avez de bonnes nouvelles de mesdames de Montdauphin ? demanda Maurice.

— Très bonnes, répondit Lavandieu sans s'étendre.

VII

A partir de ce jour, les cousins vécurent comme deux époux à la mode, ne se voyant guère qu'aux heures des repas. Cléguérec, surchargé de travail par la direction de sa ferme, ne se plaignait pas de la liberté qu'on lui laissait. Alain avait demandé l'emploi de directeur et de surveillant du ranch, ce qui, sauf en cas d'évasion des pensionnaires quadrupèdes, pouvait passer pour un emploi honorifique. Il n'en avait pas moins écrit *à bas* qu'il était chargé, lui tout seul, de garder, soigner, nourrir et perpétuer une famille chevaline composée d'une centaine de membres, et que, forcément, le nombre et la longueur de ses lettres en souffriraient. S'il faut en convenir, sa correspondance avec Paris, c'est-à-dire avec le Paris de madame Gravino et de Simone, lui donnait parfois un peu d'embarras. Répéter à sa fiancée, en y mettant des formes, qu'on meurt d'impatience de l'épouser, mais qu'on ne peut prévoir ni quand ni comment on l'épousera, c'est à la longue une besogne ingrate. Mais, pour prouver un amour sérieux, les actions valent mieux que les paroles. Simone fut tout émue de voir à quel travail surhumain son fiancé se condamnait pour l'amour d'elle.

Grâce au bonheur qu'elle éprouvait de se sentir si bien aimée, grâce aussi à l'invitation qu'elle reçut d'aller passer plusieurs semaines avec sa mère dans la somptueuse habitation de campagne des Gravino, toujours pleine de monde, la fin de l'été et le commencement de l'automne s'écoulèrent assez doucement. La comtesse, une fois ou deux, rêva de l'Hermitage et de Maurice.

Quant au jeune Alain, Dieu nous préserve de dire qu'il songeait moins à sa fiancée, mais à coup sûr il prenait son parti, en apparence, des dispositions fâcheuses de sa propre famille. Sans le vanter, on peut dire qu'il était en voie de devenir l'égal de son cousin au point de vue hippique. Il allait faire un tour à Wabigoon, comme jadis il allait faire sa promenade au Bois, mais sans saluer autant de gens sur sa route.

Cette ville en germe — et en planches — l'amusait. Il y avait trouvé une de ces boutiques universelles qui, sous le nom de *store*, fournissent aux colons américains, suivant leurs besoins, des habits ou de la pharmacie, des pianos ou des assiettes, des corsets ou des charrues à vapeur. Le patron, un des personnages en vue de Wabigoon, fit sa conquête moins en lui parlant un français bizarre qu'en le flattant de l'idée que lui, Lavandieu, commençait à parler anglais.

— Ce magasin ferait fortune à Paris, dit un jour ce dernier à Maurice. On y trouve des étoffes anglaises comme mon tailleur n'a jamais pu m'en procurer. Le diable, c'est qu'il est empoisonné, à côté de cela, par des marchandises allemandes.

Cléguérec eut envie de lui répondre qu'il avait trouvé une allumette rose toute fraîche, le matin même, sur le raidillon tant soit peu allemand de la Maison-Grise. Mais il avait entrepris d'étudier cette nature, mélange de bonnes qualités et de faiblesses enfantines.

— Quand nous serons les maîtres du pays, nous ouvrirons l'Assiniboine aux importations françaises, répondit-il ; jusque-là, courbons la tête.

Cependant Alain devenait populaire à Wabigoon. Le propriétaire du *store* avait eu en partie ses confidences un certain jour, sans le prévenir qu'il "pompait" un *interview*, car ce marchand de conserves était en même temps le directeur-propriétaire de l'*Assiniboine's Star*. Pour la première fois de sa vie, Alain connut la joie de voir son nom en lettres capitales à la tête d'un article. En revenant à l'hermitage, il mit un exemplaire du numéro, sur les deux qu'il avait achetés, entre les mains de Maurice ; on devine où était allé l'autre, sous enveloppe cachetée, bien entendu. On verra que la précaution n'était pas suffisante.

L'*interview*, que Cléguérec lut à haute voix en le traduisant, n'aurait pas fait au père le même plaisir qu'il faisait au fils, doucement bercé par la lecture. La feuille de Wabigoon racontait l'arrivée du vicomte Lavandieu sur les bords du Moose

Brook, "où il allait donner un nouvel exemple du courage et du goût pour les entreprises coloniales qui distinguent les jeunes gentilhommes français." Déjà, d'après le *Star*, le nouveau venu s'était associé avec un de ses compatriotes pour l'exploitation de l'Hermitage. Toutefois, ce n'était qu'une entrée de jeu. Le vicomte avait l'intention de prendre femme et d'acheter un domaine, sans que l'on pût indiquer nettement si c'était par le domaine ou par la femme qu'il se proposait de commencer. Mais, d'après les détails donnés par le reporter, soit sur les qualités physiques et morales, soit sur les ressources financières du héros, l'une et l'autre ne risquaient pas de l'arrêter longtemps.

Cléguérec traduisit l'article sans la moindre amertume, bien que son propre nom n'y fût même pas cité. Alain, tout en se montrant satisfait, eut le bon goût de regretter cette lacune.

—La chose m'étonne moins que vous, lui répondit son cousin. Je crois me souvenir que j'ai fait couler le sang de votre ami le journaliste—par le nez—à la porte du *Wabigoon's Club*, du temps où l'on boxait encore avec moi. Ce brave homme a la rancune du cartilage.

Cléguérec montra le même calme en voyant Alain paraître à ses yeux, un beau jour, dans l'équipage du cow boy : selle mexicaine, lasso à l'arçon, pantalon de cuir, chapeau de feutre, *bowie knife* à la ceinture. Le propriétaire du *store*, qui maniait l'objectif à ses moments perdus, le photographia dans cet appareil qui lui servait au mieux. Simone, en recevant—par un détour—l'article et le portrait, éprouva un plaisir assaisonné d'une pointe de tristesse. Elle s'amusait beaucoup chez la comtesse Gravino, elle répétait un rôle dans une comédie ; le château était rempli d'invités forts amusants.

—Mon prochain automne sera un peu différent de celui-ci dit-elle à son amie avec un sourire plein de vaillance.

—Marie-toi toujours ! répondit la belle Mathilde. Si j'avais voulu, autrefois, me casser la tête à prévoir l'avenir !... Mais quel dommage que ton futur ne nous ait pas envoyé, en même temps que sa photographie, celle de son ami !

Cependant les soirées s'allongeaient à l'Hermitage, et dans ce climat du Nord, les premières gelées blanches commençaient à se montrer. C'était pour Maurice le moment du coup de feu, l'heure solennelle de la récolte des betteraves. Déjà la cheminée de l'usine vomissait jour et nuit sa fumée noire. Durant des semaines, les broyeurs, les chaudières, les alambics, allaient fonctionner sans interruption.

La sucrerie avait intéressé Lavaudieu pendant une heure ; mais cette manipulation monotone et bruyante l'avait bientôt lassé. D'ailleurs sa compétence et ses attributions n'étaient pas là. Chacun son métier ; le sien était d'être *ranch man*. Le ranch, malheureusement, lui donnait peu d'occupation. Dans cette république chevaline, le rôle du gouvernement se bornait à voir les citoyens brouter du matin au soir. Heureuse république ! Encore Alain, pour voir ses chevaux brouter, avait-il besoin d'une paire de jumelles. Des qu'il faisait mine d'en approcher de moins de cinq cents pas, le sauve-qui-peut commençait. Bien entendu, *Blackfoot*, apprivoisé comme un chien, faisait la consolation et la gloire de son maître.

Mais on se lasse, avec le temps, de faire des sermons dans le désert et de l'équitation dans la Prairie. Wabigoon devenait fastidieux. Irène d'Oberkorn, quand Alain, poussé par ennui, s'asseyait sur son banc, ne parlait que de Maurice. Et Maurice, quand par hasard son cousin prononçait le nom de leur voisine, avait des façons de tirer sa moustache en silence qui permettaient de le croire mieux informé qu'il ne voulait le paraître. Pour tout dire, en un mot, le pauvre vicomte commençait à s'ennuyer "dans les grands prix."

Cependant les travaux sans nombre de son exploitation n'avaient pas empêché le fermier de l'Hermitage de remplir ses devoirs à l'égard de son hôte. Alain avait chassé sans y trouver un plaisir ni un succès considérables. Il avait accompagné Cléguérec chez des voisins qui demeuraient à quinze lieues et ne parlaient qu'anglais, eux, leurs femmes et leurs filles, ce qui, au bout d'une heure, donnait envie de les battre.

Enfin, les deux amis étaient allés visiter la réserve des Indiens. Toutes les distractions du pays étaient usées ; la mauvaise saison faisait des progrès (la question du mariage, hélas ! n'en faisait guère). A quoi se résoudre ? Où passer le temps des frimas ? Comment faire une retraite honorable ?

Mais Alain guidait sa conduite sur deux adages favoris. Le premier était : gagner du temps. Le second : compter sur l'imprévu. Cette dernière maxime, si souvent justifiée, n'allait pas tarder à l'être une fois encore. L'hésitation d'Alain touchait à son terme. Voici dans quelles circonstances l'imprévu fit son entrée.

Wabigoon était sur pied. Ce jour-là devait avoir lieu un banquet politique organisé par quinze ou vingt fermiers du district. Alain en faisait partie, cela va sans dire, bien que ses idées sur la politique intérieure de la Prairie fussent encore un peu confuses.

—Attendez-vous à un toast en votre honneur, et soyez prêt à répondre, avait dit Maurice.

—En français ?

—Dame !... A l'impossible nul n'est tenu. Je traduirai votre réponse.

La ville était pleine d'animation, car le banquet devait être suivi d'un bal, mesdames et mesdemoiselles les fermières, éblouissantes de santé plus que de de toilettes, avaient accompagné leurs pères et leurs maris. En attendant l'heure du jambon et des discours, on s'étouffait dans le *store*. Les hommes sérieux achetaient des outils ou le journal du matin. Les gandins faisaient ajuster un faux-col de papier à leur chemise de flanelle. Des ménagères cossues renouvelaient leur provision de boîtes de conserves. Quelques élégantes de haute volée choisissaient des gants. Péle-mêle avec ces dames, deux Indiens, qui semblaient très malheureux dans leur détroque mi-partie européenne, mi-partie sauvage, attendaient patiemment quelques onces de poudre et de tabac, sans perdre de vue les petits chevaux à l'air humble, qui dormaient au dehors, liés aux poteaux du toit par les courroies rougies de leurs brides.

Les deux hôtels de Wabigoon, constructions primitives et légères, dont les chambres étaient séparées l'une de l'autre par des feuilles de carton brut, s'étaient reparties l'honneur et les bénéfices de la journée : celui-là organisait le bal. Maurice et son hôte vinrent descendre à ce dernier, déjà entouré d'une ceinture de *democrates* et de *sulkies*. Mademoiselle d'Oberkorn, appuyée à la balustrade de sapin de la véranda, regardait venir les deux cousins, avec ce même regard patient et doux qu'elle avait sur sa petite terrasse de la Maison-Grise. Le *store*, apparemment, n'avait pas de séductions pour elle, ou, chose plus invraisemblable, sa bourse n'était pas en mesure d'affronter les séductions du *store*. Elle portait toujours la même toilette, sauf qu'une ceinture écharpe de moussoline blanche gâtait les lignes pures de sa taille. D'affreux gants, jadis glacés, aux doigts tout racornis, cachaient ses jolies mains, trop petites pour eux. Enfin son corsage était fleuri d'une rose, la seule rose que la gelée du matin eût à peu près respectée dans son parterre. Mais la jeunesse et le plaisir mettaient plus d'une rose sur ses joues, quand elle répondit au salut des deux jeunes gens.

Pendant que Maurice dételait sa bête, Alain ne put se soustraire à l'obligation de causer avec Irène, qui lui faisait des signes comme à un vieil ami.

—Cette petite Allemande ne doute de rien, dit-il tout bas à son compagnon par manière d'excuse.

Cléguérec sans retenir un léger mouvement d'épaules, répondit :

—Ne faites donc pas l'enfant !

Mademoiselle d'Oberkorn tendit la main au vicomte, qui fut forcé de la prendre.

—Comme vous êtes en retard ! fit-elle.

—N'est-ce pas vous plutôt qui êtes en avance ? Qu'allez-vous faire jusqu'à l'heure du bal ?

—Je dîne avec Minnie.

—Qu'est-ce que c'est que Minnie ?

—La fille du pasteur ; nous nous aimons beaucoup. Je vous présenterai. On dit qu'elle danse si bien ! Moi, je suis moins habile ; c'est mon premier bal. Mais tout de même vous m'irez danser ?

—Ah ! fit Alain sans donner de réponse, vous entrez dans le monde ce soir ?

—J'ai eu seize ans aujourd'hui. Ne dirait-on pas qu'on a donné ce bal tout exprès pour moi ? Mon cœur saute de plaisir dans ma poitrine !

L'exagération dans le sentiment n'était pas le défaut du Parisien, quand il ne s'agissait pas de Simone. Cependant il regarda presque avec émotion cette descendante d'une noble race, pauvre fille dénuée de tout, dont la beauté et la jeunesse étaient enterrées pour toujours, probablement, dans la Prairie solitaire et qui chantait son bonheur comme un oiseau heureux de vivre.

—Quand nous serons voisins, pensa-t-il, Simone saura bien lui faire accepter une de ses robes sans la blesser.

Cléguérec avait disparu pour conduire sa jument à l'écurie. Pour la première fois, depuis le commencement de l'entretien, mademoiselle d'Oberkorn tourna les yeux sur Alain, autrement que par intervalles.

—Me voilà donc sûre d'un danseur ! dit-elle. Je voudrais savoir si... monsieur de Cléguérec... Pensez-vous qu'il m'invitera ?

Cléguérec danser avec une Prussienne, avec une petite "salimbanque" !

Alain, poussé par sa nature généreuse, voulut sauver Irène d'une déception.

—Je ne sais pas trop, répondit-il en faisant la moue.

Subitement elle devint aussi triste qu'elle était joyeuse. L'oiseau ne chantait plus. Ah ! le pauvre observateur que ce Parisien !

—Il vous a parlé de moi ? demanda-t-elle toute découragée. Mon Dieu ! comme je voudrais savoir ce qu'il pense !

—Il pense... que vous êtes un enfant.

—Je suis aussi grande que vous, répliqua Irène d'Oberkorn en se redressant.

Elle avait raison. Mais c'est un grand tort pour une femme que d'avoir raison, surtout quand il s'agit de prouver à un homme plutôt petit qu'elle est de sa taille. En pareil cas, tout au contraire les habiles coupent leurs talons. Mais Seigneur ! il s'en fallait qu'Irène fut une habile !

Du coup, le vicomte de Lavaudieu se sentit plus à l'aise pour dire son fait à cette grande demoiselle habillée en gamine.

—Vous avez la taille d'une femme, dit-il en abaissant un regard sévère à un pied du sol ; mais vous n'en avez pas encore tout à fait le costume.

Les yeux bleus devinrent ternes, puis voilés, puis humides. On vit sourdre deux larmes qui s'étalèrent sur l'or des cils. L'honneur d'Alain pouvait être satisfait. Comme, après tout, ce brave garçon avait le vieux sang français dans les veines, il se sentit honteux d'avoir eu la main si lourde et, jugeant quelle était la meilleure manière de faire oublier sa rudesse :

—Pardonnez-moi, dit-il. Je vous invite de la part de mon cousin pour la première valse. Êtes-vous encore fâchée ?

Peut-être mademoiselle d'Oberkorn allait-elle répondre fièrement qu'elle ne voulait pas d'engagement par procuration. Mais on entendit la voix de Maurice appelant son compagnon. Tous deux se hâtèrent d'aller prendre leur places au banquet, tandis qu'Irène demeurait seule, tournant dans sa petite main la pauvre montre d'or qui lui venait de sa mère, son seul bijou, sa seule fortune !

La table craquait sous le poids de victuailles peu variées dans leur espèce, colossales dans leurs dimensions. Les deux jambons, les deux dindes, les deux joints de bœuf rôti semblaient autant de phénomènes, et Lavaudieu félicita intérieurement les pauvres de la paroisse, que la desserte allait nourrir pendant plusieurs jours. Mais, quand on eut chanté en chœur, debout, le *God save the Queen*, quand le président eut

découpé l'un des phénomènes, opération qu'il continua sans s'interrompre jusqu'à l'heure des toasts, quant vingt paires de mâchoires commencèrent à fonctionner dans un silence effroyable, quand les plats s'évanouirent ainsi qu'un brouillard d'automne au soleil levant, le Parisien dit à son voisin Cléguérec :

—J'espère pour ces braves gens qu'il y aura un second service.

—Non, répliqua Maurice. Vous savez bien qu'on sort toujours d'un banquet politique avec son appétit.

La séance parut d'abord un peu longue à Lavaudieu. Son cousin, placé à droite, causait tarif de douanes avec un candidat aux prochaines élections provinciales. À gauche, Alain possédait le vieux colonel, chef de la Réserve, qui ne parlait que deux langues également inconnues au jeune homme : le peau rouge et l'anglais. Pour mieux dire, le vétéran n'en parlait aucune, car il absorbait sans discontinuer des montagnes d'aliments sillonnées de rivières de café au lait. On n'eût pas été moins surpris par une phrase sortie de sa bouche, qu'on ne l'eût été d'avoir à répondre à la machine à broyer les bettes raves de Cléguérec.

Heureusement pour Alain qu'il fut distrait à plusieurs reprises par la conversation intermittente d'un gentleman entre deux âges, qui venait, de temps à autre, asseoir sa maigre personne sur le banc, dans l'intervalle libre entre le colonel et Lavaudieu. Ce gentleman, pour dire les choses par leur nom, servait à table ; mais le service, réduit à sa simple expression, lui donnait des loisirs. Il en profitait pour se reposer quelques minutes, deci delà, tout en buvant une gorgée de café au lait, tout en dépeignant sur le pouce un pilon de dinde, et, ce qui lui plaisait visiblement davantage, en causant avec Alain. Il parlait presque toutes les langues européennes, se donnait comme Hongrois, et racontait qu'arrivé le matin même à Wabigoon pour faire fortune, il débutait, comme surnuméraire, dans l'hôtel qui l'avait accueilli sur sa bonne mine. Cette "bonne mine," toutefois, aurait donné lieu à quelque hésitation, partout ailleurs que dans un hôtel de la Prairie. Alain se demandait ce que pouvait bien être ce voisin à éclipses : un assassin ayant fait ses études, ou un honnête inventeur trahi par le sort jusque dans l'air de sa physionomie, devant laquelle on sentait que les coffres-forts devaient se fermer d'eux-mêmes. Il fut arraché à la solution de ce problème par l'annonce du premier toast. Le Hongrois venait de poser sur la table — par autorisation du lieutenant gouverneur — un nombre de bouteilles de whisky rigoureusement calculé à raison d'une par couple de convives. Lavaudieu, privé depuis deux mois de toute boisson spiritueuse, but sans précaution un grand verre de whisky, et n'eût pas envie de continuer ; mais le colonel continua, si bien que leur bouteille fut l'une des premières vidées. Bientôt, toutefois, on put voir que le plus gris des deux associés n'était pas le colonel qui, pour lui rendre justice, l'étaut complètement.

À partir de ce moment, le vieil officier causa tant qu'on voulut, et même plus que ne voulait Alain, car lui aussi sentait déborder un besoin de confidences. Tout porte à croire qu'il versa dans l'oreille de son voisin des secrets que la délicatesse lui eût fait un devoir d'emporter dans la tombe. Mais, comme les deux causeurs s'épanchaient dans deux langues qui leur étaient réciproquement inconnues, il faut fermer les yeux sur un moment de faiblesse dont nulle réputation n'eût à souffrir. Au surplus, on ne vit jamais d'interlocuteurs plus enchantés l'un de l'autre, car ils ne s'apercevaient pas du vice fondamental de leur conversation.

Soudain, Cléguérec poussa le coude de son cousin :

—Attention ! voici votre toast !

En même temps, d'une main de fer, il le retenait cloué à son banc : car le toast doit rester assis, pendant que les toastants, debout, le proclament *jolly good fellow* sur l'air de *wironton*, mirontains.

Quand l'hymne eut cessé, Maurice lâcha Lavaudieu qui se dressa comme un ressort et, d'une voix émue, répondit au toast.

Il débuta correctement par l'expression et par l'éloge de la contrée hospitalière qui l'accueillait. Mais bientôt le jeune orateur laissa loin derrière lui les limites qu'il avait fixées à son éloquence, dans l'atmosphère plus froide du cabinet. Son improvisation déborda, fougueuse. Il s'apitoya au sort des infortunés réduits à vivre sur le sol épuisé et parmi la civilisation corrompue de l'ancien monde. Quant à lui, le Nord Ouest, qu'il commençait à chérir comme une seconde patrie, le comptait pour toujours au nombre de ses citoyens. C'était là qu'il voulait passer son existence, là qu'il voulait mourir, après avoir fait souche de petits Lavaudieu régénérés, car, à l'entendre, les Canadiens eux-mêmes seraient surpris de la multitude des rameaux qui allaient sortir de lui, quand l'heure serait venue.

Nul ne peut dire ce qu'eût pensé mademoiselle Montdauphin de la péroraison du discours, mais elle n'était pas là pour apprécier. Ceux qui entendirent l'ensemble. — Cléguérec, en traduisant, n'eut garde d'affaiblir — montrèrent un véritable enthousiasme, ceux-là surtout qui avaient une fille à pourvoir ou une ferme à réaliser. Les trois *hurrah* firent trembler les vitres, et deux ou trois matrones qui s'étaient glissées dans la salle pour écouter les speeches de leurs maris s'éclipsèrent, afin de prévenir certaines danseuses de leur connaissance qu'il ne s'agissait pas seulement de danser, ce soir-là, mais d'éblouir.

Hélas ! à cette minute suprême, l'imprévu faisait son entrée dans la salle du banquet, sous la forme d'un émissaire de télégraphe. Alain sentit qu'on glissait dans ses mains une enveloppe jaunâtre. Machinalement il l'ouvrit, déplia la dépêche, y jeta les yeux, puis, tendant le papier à Cléguérec :

— Je ne sais pas l'anglais, dit-il. Pouvez-vous lire la signature ?

— Mon ami, ce n'est pas de l'anglais, répondit Maurice. Quant à la signature, elle est fort lisible : *Lavaudieu*.

Alain bondit à un pied de haut, et retomba aussi dégrisé qu'un homme peut l'être. Il rendit le télégramme à Cléguérec après l'avoir lu. Ses mains tremblaient ; une sueur froide, réaction de l'étourdissement passé, venait à son front ; des plaintes sartaient de sa bouche ; après les plaintes, on entendit quelques jurons accentués.

— Bon ! n'est-ce que cela ? répondit Maurice après avoir parcouru les deux lignes. Courage ! Les vaisseaux sont brûlés ; c'est alors qu'on nage le mieux. Vous venez de voir que vous avez tout le district pour vous. Demain il fera jour. En attendant, allons danser !

Le vicomte regarda son cousin pour savoir s'il ne devenait pas gris à son tour.

— Danser ! fit-il. Le diable m'emporte si j'ai le cœur à la danse. Pour l'amour de Dieu, ramenez-moi à l'Hermitage, mon cher Maurice. Et gare au traître, quand je saurai son nom !

VIII

De nos jours il n'y a plus de secret.

On ne saurait trop redire cette vérité aux personnes qui ont besoin de discrétion, principalement aux femmes qui manquent de sincérité avec leurs maris. Le vicomte de Lavaudieu ne trompait que monsieur son père, et, comme il le trompait de loin, cet étourdi croyait n'avoir rien à craindre.

Il s'imaginait de plus, avec autant de fondement que son histoire avec *Simone* était connue à peine d'une dizaine d'initiés, lui compris. Or, on en parlait couramment dans le salon de la comtesse Gravino, dans celui des Lavaudieu et dans beaucoup d'autres. Au Club, on offrait de parier contre le mariage, mais aucun pari n'avait pu s'engager faute de preneur. Le comte de Lavaudieu, cependant, n'aimait pas beaucoup qu'on lui parlât de "cette sottise affaire," ce qui lui valait d'en entendre parler chaque soir, dans le groupe des gens arrivés à l'âge où l'on ne s'amuse plus guère que de l'ennui des autres.

Ce groupe sympathique devisait au fumoir, la veille du banquet de *Wabigoon*. Il y avait peu de monde, vu la saison. Le père d'Alain entra, et l'un de ses collègues, qui traversait Paris, lui demanda ce que devenait son unique rejeton.

— Mon fils ? Il se promène aux États-Unis. Il s'amuse ; il monte à cheval avec des filles de millionnaires. Les voyages forment la jeunesse.

— On dit qu'il laisse chez nous une fiancée charmante...

— Oh ! une fiancée... Nous n'en sommes qu'à l'idylle, une "ébauche l'idylle," comme parlait Lhéritier. Ce gaillard d'Alain s'était mis on tête de m'apporter une belle-fille, certain lendemain de bal : une belle-fille charmante, mais sans le sou. J'ai eu le mauvais goût d'éclater de rire à son nez, ce qui l'a plongé dans une indignation profonde. Le voyant prêt à dire des bêtises : "Écoute, je te donne à choisir. Une valise tout de suite, avec des traites convenablement espacées sur New-York ; ou bien la campagne, la campagne sans chevaux. Au Tattersall, les chevaux ! Des cigares de deux sous et la chasse en plaine, avec un bon petit épagueul. A moins que tu ne préfères la pêche."

— Et le jeune homme a choisi la valise.

— Oui, sans négliger les traites. Il m'a dit qu'il céda à la force, mais qu'il aimerait la demoiselle toute sa vie, et qu'il serait le dernier de sa race. "Veux-tu parier que non ?" ai-je répondu. Ces gamins-là croient qu'on est un homme fini à cinquante-trois ans !

— Votre femme doit pleurer son fils.

— D'un œil seulement. Elle ne se soucie pas plus que moi d'avoir des petits fils dans les consulats ou dans les sous-préfectures. Mais je connais mon homme. Nous le reverrons bientôt. Ces farceurs-là ne peuvent vivre loin de Paris.

— Vous ne lisez donc pas les journaux, *Lavaudieu* ? fit un membre du Club qui venait d'entrer et qui avait entendu la dernière phrase.

En même temps, ce fâcheux tendait au comte une gazette encore humide où le père d'Alain eut la satisfaction de lire l'article de l'*Assiniboine's Star*, bien et dûment traduit, et publié sous ce titre : *Les Gentilshommes Français dans le Nord-Ouest de l'Amérique*.

Le coup était sensible, d'autant qu'il était reçu en public. M. de Lavaudieu jurait en bourrant son fauteuil de coups de poing, tandis que ses amis le bourraient, lui, d'excellents conseils. L'un voulait qu'il donnât son consentement pur et simple au Montdauphin. Un autre, qui était allé prendre un atlas à la bibliothèque, cherchait *Wabigoon* sur la carte et combinait un plan de voyage.

— Vous êtes bon, vous ! criait le nouveau Gêronte. Voulez-vous le faire à ma place, le voyage ?

Un troisième opina pour l'intervention du ministre des Colonies. Mais s'agissait-il d'une colonie ? Qu'appelle-t-on le *Nord-Ouest de l'Amérique* ? Il ne trouva personne au Club pour trancher la question. *Wabigoon* s'obstinait à ne pas se laisser voir sur la carte.

— Où diantre cet animal a-t-il trouvé de l'argent pour acheter sa ferme ? gémissait le père en s'arrachant les cheveux. Et du diable si j'aurais cru cette folle capable de s'expatrier, par amour pour mon in-bécile de fils !

— A votre place, fit quelqu'un, j'irais informer au journal.

Cette fois, l'avis fut trouvé bon, d'un accord unanime. Le comte de Lavaudieu prit son chapeau et sauta dans une voiture, accompagné de deux amis qui n'avaient rien à faire. Au journal, on trouva seulement le garçon de bureau qui, flairant un duel ou des coups, prévint dans la soirée son patron qu'une visite suspect lui était promise pour le lendemain, et que certaines précautions semblaient utiles.

M. de Lavaudieu regagna son domicile dans un état déplorable. Heureusement, la comtesse, en femme de tête, mit le doigt sur la clef de la situation et, sans perdre le temps à gémir, s'assit à une table et minuta un câblegramme de force à dégriser un honnête jeune homme à deux mille cinq cents lieues de distance, ainsi qu'on l'a vu.

On peut se demander si, en s'appliquant, elle n'aurait pas eu raison même du *whisky* du colonel. Ce que c'est que de savoir la valeur des mots !

Toutefois, la dépêche ne partit pas ce soir-là. Au bureau du

télégraphe on ne put l'accepter, vu l'insuffisance des indications. Dans quelle partie de l'Amérique était Wabigoon.

—Tâchez d'être bon à quelque chose, dit la comtesse à son mari, et renseignez-vous demain matin sur ce lieu au nom barbare. Pendant ce temps-là, je saurai ce que dit et ce que pense la mère Montdauphin. J'ai ma police.

Le pauvre comte, qui détestait sortir avant midi, courut dès neuf heures à la rédaction du journal dont il savait l'article par cœur, l'ayant lu toute la nuit. Après deux heures d'attente, il vit arriver un secrétaire qui, déclinant toute responsabilité, se retrancha derrière un journal canadien dont il n'avait fait que copier une demi-page.

—Alors, demanda l'infortuné père, il faut que j'aie réclamé des explications à Québec ?

—Pas si loin, répondit en souriant son interlocuteur. Le journal canadien que nous avons reproduit s'imprime aux Batignolles.

En effet, M. de Lavaudieu découvrit "l'organe" en question dans une cour de la rue des Dames. Là, tout faillit se gâter. Soit qu'il s'exprimât confusément, soit que l'employé canadien — qui avait l'accent de Bordeaux — manqua d'intelligence, l'entretien s'engagea sur une fausse voie. On comprit que le visiteur lui-même désirait acheter une ferme dans le Nord-Ouest !

—C'est la première contrée du monde pour un colon sérieux proclama l'agent. Reste à savoir ce que vous avez en vue : la culture du blé, l'exploitation des forêts ou l'élevage ? N'oubliez pas que nous avons aussi les mines.

En même temps, on lui mettait sous le nez une carte embrassant une superficie équivalente au tiers de l'Europe. La carte était criblée de petits carrés qui lui donnaient l'air d'un canevas. Chaque petit carré représentait dix mille hectares.

—Combien de lots désire monsieur le comte ?

Imaginez le Turc de Molière employant son éloquence à vendre une galère au vieux Géronte, après la célèbre conversation de celui-ci avec Scapin !

Pou s'en fallut que Géronte n'étranglât le secrétaire, mais on finit par s'entendre. On put remonter du journal parisien à son confrère du Canada batignolais, ce celui-ci à une feuille de Montréal, de Montréal à Winnipeg, de Winnipeg à Wabigoon. On détermina l'emplacement de Wabigoon ; on s'assura que Wabigoon possédait un télégraphe. Mais le Gascon fit observer que le rayon de ce bureau devait s'étendre à des centaines de kilomètres, dans certaines directions, ce qui rendait la remise du télégramme quelque peu problématique.

Néanmoins, après que madame eut reçu le rapport de monsieur, elle expédia au petit bonheur la dépêche dont le lecteur connaît déjà l'arrivée, et qui était conçue dans ces termes d'un laconisme effrayant :

" Pension supprimée. Tout engagement pécuniaire désavoué. Mesures étudiées pour exhérédation.

" LAVAUDIEU. "

Rarement le pouvoir merveilleux de l'électricité reçut une démonstration plus frappante. Quelques heures après le départ de ces deux lignes au guichet de l'avenue Marceau, le pâle reflet du croissant de Phébé guidait la marche rapide d'un *sulky* sur le gazon à peine frayé de la Prairie. Maurice, d'une main, conduisait le véhicule léger, tandis que son autre bras passé derrière les épaules du vicomte, préservait d'une chute fâcheuse le malheureux, délivré par un trop court sommeil des tourments de sa destinée. Le trajet s'accomplit sans une parole, sans autre incident que les soubresauts d'Annie qui, par fois, posait le pied dans le trou d'un gopher. Alain sentit tout à coup la fraîcheur bienfaisante de sa couche. Il eut à peine la force de serrer la main de son sauveur, en murmurant d'une voix éteinte :

—Demain nous causerons, à moins que je n'aie le bonheur de ne plus me réveiller.

—Pauvre Simone ! soupira Maurice en allant dormir lui-même.

Pendant ce temps-là, au bal de Wabigoon, les jeunes colons en veste et leurs amies en robe de flanelle claire s'en donnaient à cœur joie. Seule, une Gretchen blonde, qui avait refusé toutes les invitations, restait sur sa chaise, ses grands yeux bleus fixés sur la porte par où il ne devait pas venir...

—On dirait que tu trembles ? lui demandait son père en l'aidant à descendre de voiture devant la Maison Grise, quelques heures plus tard.

—Ce n'est rien, répondit-elle. Dans la Prairie l'Aurore est toujours froide.

Irène, avant d'entrer dans l'humble logis, regarda l'Orient déjà rose.

—Salut, soupira-t-elle encore de mes dix-sept ans !

La matinée s'avancait, quand le héros frappé de la foudre s'éveilla d'un assoupissement fertile en cauchemars.

Qu'est ce que vous faites là, vous ? grommela-t-il en apercevant Rabat, qui, planté sur ses jambes, le regardait dormir.

Pour toute réponse, le matelot désigna de la main le plateau du déjeuner encore intact. Mais Alain ne songeait guère à déjeuner. Comme tous les esprits faibles, il s'acharnait à découvrir la cause secondaire de la catastrophe plutôt qu'à en vaincre les effets.

Il n'avait qu'une pensée : démasquer le traître qui avait prévenu le comte de la visite clandestine de son fils à l'Hermitage. Dressé sur son séant, avec la mine avenante d'un juge qui va faire pendre quelqu'un :

—Ecoutez moi, cria-t-il, et répondez sans mentir. A qui avez-vous écrit pour divulguer ma présence dans cet infernal pays ?

Rabat saisit au vol son bérêt qui venait de quitter son occiput. Il semblait glacé de frayeur, et balbutia :

—Que veut dire monsieur ?

—Je veux dire que tout le monde devait me croire à New-York et que mon père est informé que je suis à l'Hermitage ; voilà ce que je veux dire. Mais je connaîtrai l'espion qui m'a vendu ! Tâchez de répondre, ou je vous dénonce à votre Zélie.

—Monsieur, fit Rabat qui était pâle comme un linge, foi de marin, je ne sais pas écrire. Mais quelle raison monsieur a-t-il de croire... ?

—Pas de questions et faites mes malles ? Je pars ce soir.

—Ah ! monsieur, dit le matelot en gagnant la porte, nous serons deux à partir. Ce qui est arrivé à l'un peut arriver à l'autre. Oui, monsieur, il y a des espions, et pas loin d'ici. J'ai toujours dit qu'il y en avait. Ah ! gueux d'Allemands !

Maurice rentra de sa tournée plus tôt que d'habitude et entra chez son cousin qu'il trouva plongé dans ses réflexions, chaussé d'une seule bottine.

—Voyons ! dit-il en s'asseyant, ce n'est pas le moment de perdre la tête. Je médite sur votre affaire depuis ce matin. Tout d'abord, une question : Vous êtes toujours résolu d'épouser mademoiselle de Montdauphin ?

Le jeune vicomte oublia son abattement dans un éclair la fierté blessée.

—La question revient à celle-ci : Vous avez donné votre parole, comptez-vous la tenir ?

—Mon cher cousin, répliqua Maurice, il y a des paroles qu'il ne faut pas tenir. Si, dans une minute d'entraînement, vous avez juré de me tuer, je n'hésiterais pas à vous conseiller le parjure.

—Ce n'est pas de la tuer, que j'ai promis à Simone !

—Hé ! mon ami, du temps que je vivais dans le monde, j'ai assisté plus d'un beau mariage qui valait un bel assassinat.

—Mais, à vous entendre, on croirait qu'il s'agit pour moi d'un mariage ordinaire ! J'aime sérieusement, sincèrement, pour toute la vie, mademoiselle de Montdauphin. Je ne saurais être heureux sans elle.

—C'est beaucoup. Toutefois il importe encore plus d'être assuré que vous serez heureux avec elle et — permettez-moi d'ajouter ce petit membre de phrase — qu'elle sera heureuse avec vous.

Alain ne répondit qu'en tournant vers son hôte des yeux chargés de courroux.

—Bon ! reprit Cléguérec, n'en parlons plus. Passons aux voies et moyens. Comme je vous le disais hier, vos vaisseaux sont brûlés, et vous voilà, vous et votre femme, condamnés à la Prairie, bon gré mal gré. Faisons le bilan du ménage. Actif du futur... zéro naturellement ? Passif ?

—Je ne regrette qu'une chose, fit Alain avec un accent de conviction qu'on ne lui avait pas encore vu ; c'est de ne pas avoir cinq cent mille francs de dettes. Mon père aurait le plaisir de les payer ! Mais je ne dois rien. Lui et moi possédons les mêmes fournisseurs. On ne fait qu'une note.

—Excellent système ! Vous le regretteriez ailleurs qu'ici.

Mais, autant que j'ai pu voir, vous n'userez pas en dix ans votre cargaison d'effets. Donc, de votre côté, Doit et Avoir : néant. Ce n'est guère pour s'établir ! mais avec dix mille francs, vous aurez mille hectares de terre, et, si mince que soit la dot qu'on vous apporte, elle suffirait sans doute. Seulement la dot ne viendra qu'après le mariage, le mariage ne viendra qu'après les actes respectueux, les actes respectueux qu'après vos vingt-cinq ans.

Lauvaudieu, à ces mots, éclata :

—Diantre, mon cousin, des actes respectueux ! Voici la deuxième fois que vous en parlez comme si ce n'était rien. Elle est jolie, l'invention ! Tenez, avez-vous connu Prévanes, ce pauvre diable, aujourd'hui consul dans un port de la Chine ? Eh bien, il s'est marié, lui aussi, après des actes respectueux. Brouille complète, naturellement. Sa ez-vous ce qui est arrivé ? Deux ans après, son père mourait.

—De chagrin ?

—Non, dans un accident de chemin de fer. Et alors on découvrait que le père Prévanes avait eu le temps juste de dénaturer sa fortune, laissant au jeune ménage quelques paroles bien senties et le château du nom, soigneusement débarrassé des terres qui l'entouraient. Comprenez-vous une législation pareille ? La loi me donne le droit de me marier sans le consentement de mon père. Mais donne à mon père le droit de me laisser mourir de faim, si je me marie sans son consentement ! N'est-ce pas absurde ?

La physionomie parlante de Maurice était curieuse à voir. En une minute, il avait passé de son amicale préoccupation à la surprise, de la surprise au découragement à la consternation. Alain ne s'aperçut pas des ravages qu'avait opérés son histoire. Il continua, plein de son sujet :

—Vous voyez que quand on a dit : actes respectueux, on n'a pas tout dit.

—Non, convint Maurice en tirant sa montre, mais je me demande ce qui est arrivé au sieur Rabat. Est-ce que vous ne mourez pas de faim ?

En même temps il frappa sur la cloison un coup de poing formidable, car il avait besoin de battre quelque chose ou quelqu'un. Le matelot parut et, trouvant mal bordé, comme il disait, donna pour excuse de son retard qu'il s'était oublié aux bagages de M. le vicomte.

Resté seul avec son cousin, Maurice lui demanda :

—Vous partez donc ?

Alain balbutia et finit par avouer qu'il croyait prudent de ne pas brusquer son père.

—Cornes du diable ! s'écria Cléguérec, vous auriez bien dû me le dire tout de suite. Depuis une heure je manœuvre pour en arriver à vous offrir l'avance du prix de votre domaine !

—Vous voilà aussi contre moi, soupira Lauvaudieu. Ah ! tenez, je n'ai jamais eu de chance.

De fait, il semblait au désespoir ainsi que le montraient ses yeux gonflés, car il avait le pleur facile. C'était même là une des particularités qui avaient séduit Simona, incapable, comme beaucoup de femmes, de voir un homme pleurer sans se sentir toute troublée. Respectant sa douleur, Maurice reprit doucement :

—Je ne voudrais pas vous contredire, mais, à mon humble avis, la personne qui n'a vraiment pas de chance, c'est mademoiselle Montdauphin.

Le jeune vicomte se mit à sangloter. Pour lui donner le temps de se remettre, son cousin continua :

—Tout au contraire, ce qui cause votre mal actuel est que vous avez toujours eu trop de chance. D'abord, vous êtes né d'un père riche. Ensuite vous êtes né dans cette heureuse contrée où le père est tenu, d'après les mœurs, de faire de son fils un homme riche, tout autant qu'il est tenu d'en faire un honnête homme. Votre père n'a pas le droit de vous appauvrir, soit en s'amusant, soit en spéculant de travers, soit en fondant un hôpital. Jusqu'ici, vous trouvez que c'est bien. Mais quand ce même père, avec une logique indiscutable, ne veut pas davantage vous appauvrir, en vous laissant épouser une fille pauvre, vous poussez les hauts cris ! Voyons, mon cher, n'êtes-vous pas injuste ? Savez-vous ce qu'on dirait de votre père, s'il vous permettait un mariage d'amour ? On dirait qu'il est un imbécile. J'ai vu, en pareil cas, des fils partager cette opinion sur le bon sens paternel, pas tout de suite, mais un peu plus tard.

Le vicomte ne pleurait plus. Une pointe amère de ridicule venait aigrir la coupe de son chagrin. Comme il cherchait à répondre, l'annonce du déjeuner interrompit la conversation qui retomba sur les sujets ordinaires, tant que le matelot fut en tiers avec les deux convives. Mais, dès qu'on fut débarrassé de sa présence, Alain reprit l'ordre du jour.

—Quel dérangement pour vous ! dit-il. Grâce à moi, vous allez être debout la moitié de la nuit.

—Ce n'est pas votre faute si nous n'avons qu'un train par vingt quatre heures. Naturellement vous retournez à New-York ?

—C'est indiqué. De là, je télégraphie à mon père, en complétant mon télégramme par une lettre qui lui fera voir qu'il s'est ému trop vite.

—Bon, voilà pour votre père. Maintenant votre fiancée ? Que va-t-elle faire de ce... mouvement de retraite ?

—Elle sait bien que les plus grandes armées—et la nôtre est petite—sont obligées parfois à ces contre-marches. Ah ! cousin, sévère cousin, je sais tout ce qu'il y a derrière votre silence. Tenez, je voudrais voir ce que vous feriez à ma place !

—Vous voudriez savoir ce que je ferais si j'avais, à vingt-quatre ans, le bonheur d'être aimé par une femme belle, jeune, dévouée, assez courageuse pour partager avec moi une vie qui peut être sublime, pourvu que l'amour la couronne ? Eh bien, mon cher Alain, j'irais chercher cette femme, je l'emmènerais, je l'apporterais. Comment ? je n'en sais rien. Mais je l'arracherais à toutes les conventions, à tous les refus, à tous les obstacles. Voilà ce que je ferais, mon ami.

Le vicomte ouvrait de grands yeux. Il dit, avec un mélange d'étonnement, d'admiration et d'ironie :

—Je vous croyais tout autre.

—Oni, riposta Cléguérec. Vous quittiez l'Hermitage avec une certaine considération pour moi. Vous vous disiez : c'est un homme ! il supporte tout : le froid, le chaud, la fatigue, la cuisine de Rabat. Et il ne perd pas son temps à rêver baliverne. Vous vous dites maintenant : Il est aussi bête que les autres. Convenez-en.

—Avec votre permission, dit Alain, et si j'ose employer vos paroles, je dirai peut-être que vous me paraîsez plus "bête" que les autres.

—Je vous le permets. Tenez, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit à cause de vous. Je me figurais déjà, un peu trop vite, vous avoir pour voisin, vous et... votre femme, dans quelque jolie maisonnette pas trop loin de moi. Vous ne voyez rien là pour empêcher un honnête homme de dormir ? C'est que vous n'habitez pas la Prairie depuis plusieurs années, tout seul avec ces deux compagnons, la volonté et le travail ! Un jour, courant après des chevaux déserteurs, j'ai rencontré, à quinze ou vingt lieues d'ici, un collègue qui m'emmena coucher dans sa ferme. Si vous l'aviez vue, cette ferme ! Une cabane de troncs d'arbres comme en construisant les sabotiers de chez vous. Mais, à cette cabane, il y avait une fenêtre ; à cette fenêtre, il y avait une jeune femme accoudée. Mon hôte la distingua de trois kilomètres. "Je suis en retard, dit-il. Maggie est à son observatoire. J'ai beau la sermoner, elle s'inquiète si je ne suis pas rentré à l'heure juste." Nous pénétrâmes dans un taudis

que je renonce à vous décrire. Mais, quand cette femme sauta au cou de son mari comme s'il échappait d'un naufrage, tout cela pour une demi-heure de retard, je me crus dans un palais. Cependant la pauvre Maggie ressemblait d'assez loin, je suppose, à mademoiselle Montdauphin. Quand je revis l'Hermitage, deux jours après, mon château me parut la pire des chaumières, parce que personne ne m'y attendait. Je suis ridicule, n'est-ce pas ?

—Non, répondit Alain ; mais, malgré l'âge de nous deux, c'est moi qui suis le moins jeune.

Maurice tira sa montre. Il avait oublié l'heure, chose qui arrivait rarement.

—Je vous laisse à vos bagages, dit-il à son cousin, et je vais prendre des mesures pour votre départ. Cette fois, soyez tranquille, vos malles ne seront pas en retard.

IX

Le voyageur était en route pour New-York. Maurice avait retrouvé la solitude, mais il ne devait plus retrouver la tranquillité de son esprit. Tout d'abord, il sentit les crispations déplaisantes du spectateur qui, voyant le premier rôle mal tenu dans une jolie pièce, ne peut s'empêcher de dire en lui-même :

—Combien je l'aurais mieux joué !

Tantôt, quand il songeait aux défaillances d'Alain, il se reprochait de ne les avoir pas assez combattues, et de n'avoir pas plus encouragé les bons instincts de son hôte. Tantôt il riait de lui-même pour avoir pris au sérieux, par moments, cette nature incapable de sacrifice et de lutte. Quant à Simone de Montdauphin, il n'y pensait que pour la plaindre, et aussi pour l'admirer, ce qui était de l'admiration de confiance, vu le peu qu'il savait de cette intéressante personne. Il s'étonnait de l'excessive réserve que mettait Lavaudieu à parler d'elle, ne comprenant pas que cette réserve était de l'embarras. Mais, réduit à juger l'inconnue d'après son imagination, il en faisait un type rare, non seulement de beauté, mais aussi de tendresse, de fidélité et de courage. Ainsi donc, elle existait, la femme assez aimante pour abandonner des douceurs de la patrie, pour suivre son mari dans ce désert presque sauvage !

S'il avait conservé l'énergie suffisante pour consacrer à ses devoirs la même dose d'activité et d'intelligence, on doit avouer qu'il n'y apportait plus autant de bonne humeur. Lorsqu'il était venu à l'Hermitage, il avait fait avec sa propre volonté un pacte d'une dizaine d'années, au bout desquelles il s'était juré d'être riche ou d'être mort à la peine. Jusque là, dans l'impossibilité du présent, dans l'incertitude de l'avenir, c'était du temps perdu que de rêver à la suprême joie d'un foyer et d'une famille. De fait, avant l'arrivée d'Alain, il pensait peut-être au mariage deux fois par an, et encore il y pensait de la même façon que le cavalier sabrant sur le terrain pense au bivouac, c'est à-dire comme à une chose impraticable à l'heure actuelle et, finalement, douteuse.

En voyant paraître chez lui ce cousin qui parlait, ainsi que d'une chose toute naturelle, d'amener une jeune et charmante femme dans la Prairie, Cléguérec fit ses réflexions et se demanda s'il n'avait pas été trop modeste dans ses rêves. A partir de ce jour, Robinson trouva son île plus déserte ; il n'y dormit plus aussi bien. Mais, au contraire de l'autre, ce qui troublait son sommeil était précisément qu'il ne découvrait aucune empreinte de pas. Et cependant Vendredi n'allait pas tarder à paraître !

Un jour, Maurice déjeunait, servi par Rabat dont, moins par curiosité que par humanité, il tolérait le bavardage. Il faut dire que le matelot parlait, comme les perruches, par besoin, et n'exigeait pas davantage qu'on prit la peine de l'écouter. Aussi bien les sujets intéressants étaient rares. Le séjour du jeune vicomte et son départ brusque étaient épuisés. D'ailleurs Alain, malgré de généreuses étrennes, laissait une impression fâcheuse dans l'esprit de Rabat.

—Je ne me permettrai pas de juger les amis de monsieur,

disait-il, mais le vicomte ne me revenait pas. Il avait des fréquentations ! A partir du moment où j'ai su qu'il causait avec la Prussienne, j'ai été fixé sur ce qu'il vaut. Monsieur cause parfois avec le père, c'est vrai ; mais monsieur y est obligé. Ce n'est pas monsieur qui se laisserait enjôler par nos espions !

Depuis longtemps Maurice n'essayait plus de discuter ce point spécial avec Rabat. Il était admis que le baron d'Oberkorn était venu en Amérique tout exprès pour renseigner Bismarck sur les agissements des deux Français dans la Prairie.

Ce jour-là, contrairement à ses habitudes, le matelot dit quelque chose qui ressemblait à une question :

—Monsieur, nous n'avons pas dans la pharmacie le remède contre la fluxion de poitrine ?

Pour cet heureux mortel, qui n'avait jamais eu besoin d'une tisane, chaque maladie répondait à un remède fixe et attitré, liquide ou solide. L'art du médecin consistait à faire usage à propos de ces fioles ou de ces poudres, de même que l'art du marin consiste à raidir ou à mollir, selon le vent, les manœuvres qui commandent chaque vergue et chaque voile. Quant à ce qu'il nommait "la pharmacie" de l'Hermitage, c'était un tiroir contenant quelques doses de quinine, de rhubarbe et de laudanum, plus du sparadrap pour les coupures et un flacon d'eau-de-vie camphrée pour les entorses.

Cléguérec, à ces mots de fluxion de poitrine, sortit de sa distraction et demanda :

—Est-ce un de nos gens qui est malade ?

—Non, monsieur, Dieu merci. Je pense que c'est simplement mademoiselle d'Oberkorn. Son père est venu ce matin.

—Le baron d'Oberkorn est venu chez moi ?

—Oh ! monsieur, il n'est pas entré, dit fièrement le matelot, qui se méprenait à l'exclamation de son maître.

—Et il a demandé?...

—Avec ça qu'on le comprend quand il parle, le Prussien ! J'ai attrapé quelques mots : fluxion de poitrine... remède... bien malade... pauvre enfant ! Croiriez-vous qu'il pleurait, monsieur ? Un homme qui pleure !...

—Vous n'avez jamais pleuré, Rabat ? fit Cléguérec en quittant vivement la table.

—Si, monsieur, quand Courbet est mort. Mais c'était mon amiral !

Maurice avait déjà pris le pas de course. Un quart d'heure après, il entra à la Maison-Grise pour la première fois de sa vie, car ses entrevues avec son voisin, toujours amenées par des questions d'affaires, avaient lieu soit dans le bureau de la sucrerie, soit au marché de Wabigoon.

L'émigrante allemande qui servait de bonne à tout faire l'introduisit, sans une interrogation, dans la petite chambre d'Irène. Pudeurs de vierge, haine de race, tout s'évanouissait déjà devant la commune ennemie. Le père était assis près de la couchette éblouissante de blancheur, dont les maigres nœuds bleus prenaient une apparence de luxe fou dans cette pauvreté. A cette heure, le Prussien n'osait plus pleurer. Tout en épiait la respiration entrecoupée de sa fille, il tâchait de conserver un air calme, qui serra le cœur de Maurice plus que n'aurait fait une explosion de sanglots.

Au bruit de la porte, Irène ouvrit les paupières. Elle reconnut le visiteur, parut frappée de surprise, puis laissa un éclair de joie briller dans ses yeux qu'elle referma aussitôt.

—Mon Dieu ! je suis donc bien malade ! murmura-t-elle en allemand.

Cléguérec répondit en anglais, langue qu'il employait toujours pour parler au baron :

—Mademoiselle, vous n'êtes pas bien malade. Mais il ne faut pas que vous le deveniez. Je viens mettre à la disposition de monsieur votre père. Que dit le médecin ?

—Nous ne l'avons pas encore vu, balbutia M. d'Oberkorn. Wabigoon est si loin ! Je n'ose pas quitter ma fille et je n'ai personne sous la main pour faire la course.

Cléguérec ne pouvait détacher ses yeux du visage d'Irène. Il croyait la voir pour la première fois et tombait de surprise en la découvrant si merveilleusement jolie. De fait, elle éblouit

sait, grâce au fard que mettait à ses joues l'ardeur de la fièvre et aussi la plus forte émotion qu'eût jamais sentie ce cœur de seize ans. Jamais pareil fleuve d'or n'avait inondé les dentelles et la soie de l'oreiller d'une jeune reine. La maladie avait balayé de son souffle tout ce qui faisait un contraste odieux et ridicule à cette beauté : le chapeau et la jupe, ces traîtres qui laissaient voir ce qu'il ne fallait pas voir, qui empêchaient de regarder ce qu'il fallait regarder.

Irène d'Oberkorn, cette fois, ne pouvait plus se plaindre de passer inaperçue pour Maurice. Elle avait la joie d'être regardée, de se sentir admirée, et de se montrer enfin dans une toilette seyante, la seule qu'il fût en son pouvoir de faire : un drap bien blanc, rehaussé par des nœuds de la couleur de ses yeux. Elle souriait de bonheur, tellement que son père la crut guérie. Elle souriait de la satisfaction d'avoir résolu un fâcheux mystère. Elle se disait :

— Décidément, c'était la jupe.

Tout à coup le sourire s'évanouit, et les joues devinrent plus pâles.

— Que ferai-je quand il faudra me lever ? songeait-elle. Si, de nouveau, il n'allait plus me regarder ?

Question, hélas ! prématurée. Un accès de toux survint... il ne fut plus question de sourires ! Maurice dit un mot à l'oreille du baron, qui lui répondit :

— Monsieur, si je le pouvais sans inquiéter l'enfant, je me mettrais à vos genoux pour vous remercier.

Cléguérec avait disparu. Irène au milieu de sa crise, trouva le moyen de dire à son père :

— Pourquoi est-il parti ?

— Ne parle pas. Il est à Wabigoon pour ramener Mac-Allan.

La toux reprit, mais la grimace douloureuse de la pauvre petite qui étouffait ressemblait presque à un sourire. Elle pensait que Maurice allait faire quinze lieues au galop — pour elle.

Au galop ! Annie, la vaillante bête ! Au galop dans la plaine toute nue, sans autre rencontre que celle de la brise déjà froide mère de la neige qui va venir, et des fluxions de poitrine qui creusent une tombe en quelques heures ! Pourvu que Mac-Allan soit à Wabigoon, Mac-Allan, le vieil Irlandais, médecin, chirurgien, dentiste, pharmacien, accordeur de piano, et — sois-t-onné, Molière — agent d'assurances sur la vie !

O bonheur ! c'est lui qui vient ouvrir à Maurice.

— Vous voilà, docteur ! quelle chance !

— Peste soit de la chance ! Mon carnet porte dix sept visites promises. Dix-sept guinées perdues !...

— Vous ne perdrez pas la dix-huitième. Venez vite !

— Chez vous ?

— Tout à côté chez le baron d'Oberkorn. Sa fille est au plus mal d'une pneumonie.

— Que Dieu l'assiste ! Pour moi, je ne saurais faire mes visites à pied, dans un pays où les maisons se touchent à la façon des planètes dans le ciel.

— Votre cheval est boiteux ?

— Il ne l'est plus : il est mort !

— Prenez Annie ; mais courez chez le baron.

— Je la connais, votre jument ! Quand j'aurai une épaule démise, ce n'est pas le baron qui me la remettra.

— Bon ! Alors, montez en croupe. Foi de Breton, si vous refusez, je vous emporte mort ou vif en travers de ma selle !

— Écoutez-moi, enragé Français ! Nous allons chercher une voiture. J'aime encore mieux Annie entre deux brancards qu'entre mes jambes.

L'équipage organisé — vite et mal, comme disait le docteur — on y chargea la moitié de la pharmacie de Mac-Allan (Maurice voulait tout prendre pour plus de sûreté) et l'on partit. Au bout de deux minutes, ou, si l'on préfère, au bout d'un kilomètre, le malheureux Irlandais claquait des dents de frayeur.

— Vous avez trop bu ! criait-il. Ou bien vous êtes amoureux fou de cette petite ! Mais nous serons morts avant elle, si vous continuez de ce train.

Le baron se frotta les yeux, pensant rêver, quand le docteur, suivi de son guide, entra chez Irène.

— Moins de quatre heures pour aller à Wabigoon et et revenir !

Plus vite encore qu'Annie le mal avait marché durant ces quatre heures. Dans un état mitoyen entre la raison et le délire, l'esprit de la jeune fille flottait. Tandis que le père donnait au médecin les renseignements nécessaires, Cléguérec s'était approché du lit. D'un mouvement inattendu, elle prit sa main, et la gardant serrée dans ses doigts minces qui brûlaient :

— Ne me laissez pas mourir, maintenant ! soupira-t-elle.

— Pauvre enfant ! dit le baron à voix basse, en montrant sa fille à Mac-Allan. Elle ne reconnaît plus les personnes. Elle prend mon jeune voisin pour vous !

Les yeux gris de l'Irlandais n'avaient rien perdu de la scène. Déjà il ouvrait la bouche pour répondre ; mais, réflexion faite, il ne répliqua rien, et s'approchant à son tour du lit :

— Mademoiselle, fit-il, ayez la bonté de me donner votre poignet.

— Maurice quitta la chambre. Irène suivait chacun de ses pas d'un regard qui s'éteignit quand la porte se fut refermée.

Ce n'était pas tout d'avoir amené le docteur ; il fallait le reconduire. Fort heureusement *Blackfoot*, le cheval d'Alain, était disponible. Il ne l'était même que trop, n'ayant pas été monté depuis une semaine. Attelé, il ne l'avait été de sa vie. Mais ce détail est considéré comme sans importance dans le Nord-Ouest.

Sa consultation terminée, les remèdes ordonnés et préparés, Mac-Allan reprit sa place dans le *sulky* auprès de Cléguérec. *Blackfoot* partit comme une flèche dans la direction de la seule écurie qu'il eût jamais connue. On était à peine au sommet de la légère montée de la Maison-Grise qu'il avait déjà le mors aux dents. Si Wabigoon avait été plus près seulement de quelques lieues, les deux voyageurs risquaient fort de traverser de part en part, comme deux obus, la première échoppe de la ville.

Mais, vers le vingtième kilomètre, *Blackfoot* redevint à peu près maniable. Jamais ce pauvre Lavaudieu ne saura quel trotteur il a perdu !

Le médecin n'ouvrit pas la bouche durant le trajet, ayant, pour ce faire, les dents trop serrées. Quand ils eurent mis pied à terre, Maurice lui demanda :

— Vous espérez la guérir ?

— De sa fluxion de poitrine, peut-être, répondit Mac-Allan, en essuyant la sueur froide qui le baignait.

Et comme son compagnon le regardait, un peu étonné de cette réponse :

— Savez-vous à quoi je pense ? continua l'Esculape canadien.

A une inscription que j'ai lue autrefois sur le roc d'où jaillit la source thermale la plus fameuse du Japon.

— Et que disait-il, ce roc ?

— Il disait... ce que vous dit le vieux Mac-Allan :

*Je peux guérir toutes les maladies...
excepté l'amour.*

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

La 2^{ème} série a pour titre : UNE VRAIE CANADIENNE.

AVIS SPECIAL

ANNETTE VALSE Grande réduction de prix.
Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 Cts.

Dansereau, Belleau & Cie, 516 Rue Craig.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du prop.étaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crassées, peau rude, etc.

Grande Sensation!

LES

CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c. — seulement — 15 c.**17 c. — par la poste — 17 c.**

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

DANSEREAU, BELLEAU & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

“ LE SAMEDI ”

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25.
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, . . . 5 CENTIMS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A DANSEREAU, BELLEAU & CIE,

*Fermiers de la circulation,***516 RUE CRAIG, Montréal.****LE CHEMIN DES LARMES****Le Plus Beau Roman de Nos Jours.**

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les drames et péripéties qu'y déroulent et charmant son intelligence par un style à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent.

L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux pervers qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

Le CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Dansereau, Belleau & Cie, 516 rue Craig Montréal.

MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00
Album, Exposition, 16 morceaux 75c.

ROMANCES

La Fée des Eaux, L. Gastinel 40c.
Poésies de Lamartine, L. Barroilhet 60
Heures de Réverie, L. Gastinel 60

CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

Il était là, J. Poniatowski
Portrait, M. de Barrival
Paquerette, C. Michaud
La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin
Goutte de Rosée, A. Boïeldieu

Chansons du mois de Mai, Emilio Durand
L'Aleçon, Victor Massé
Le Jeune Poète, A. de Longperier
La Louange de Sylvie, Emile Durand
Reines des Fleurs, A. Reclhardt
L'Etoile du Matin, P. Soulié
Le Vieux Chêne, F. Godefroid
Doux Revell, D. F. E. Auber
Le Rêve Etoilé, Emile Durand
Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni
Le Régiment qui Passe, A. Poulhiès
Un Rêve de Carnaval, V. Mela
La Jonque des Amants, A. Gouzlou
Nanotto, Victor Massé
Chanson de Fortunio, Alfred de Musset
Chanson de la Révénse, A. Kettenu
Chanson Gaëlique, Sir Walter Scott

Suzanno, Victor Massé
Aubade, Victor Hugo
Pensez à Moi, L. M. Gottschalk
Mourir ou se Vanger, M. Am. Busion
Chemin Faisant, E. Boulanger
La Bello Toscano, L. Gordiniani
Un Premier Amour, F. Bérat
Le Revell de l'Italie, F. Ritter
La Pauvre Marie, A. Barbier
Mandolino, Victor Massé
L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann
Frère et Sœur, Henri Pottier
La Jeune Fille et l'Echo, L. Gaillard
O Salutaris, A. de L. Grimoard
6 Mélodies, C. M. de Weber
Le Palanquin, Emilio Durand
Une Nuit de Mai, J. J. Massé

CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

Fanfan la Tulipe, L. Varnoy
 Fanfrelouche, L. Serpette
 Dix Jours aux Pyrénées, L. Varnoy
 La Fête Dieu, F. Boissière
 Les Petits Mousquetaires, L. Varnoy
 Le Roi Carotte, J. Offenbach
 Le Tour du Monde, F. Boissière
 Chanson de la Cosaque, Hervé
 Carême et Mardi-Gras, J. Uzès
 L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq
 Le Père la Mino, G. Chidone

MENUETS

Souvenirs de la Marquise, par R. Lelièvre... 20c.
 Menuet Favori, par Mozart..... 20
 Célèbre Menuet, par Boccherini..... 25
 Menuet, (composé en dormant) Bach..... 10
 Petit Menuet, Julio Amotony..... 15
 Menuet sentimental, Chas. Neustedt..... 20
 Menuet Favori, E. Nollet..... 20

MARCHES

Petite marche Fantaisiste, par René Lelièvre 15c.
 Marche Funèbre, par Chopin..... 25
 Bagatelles, par Mathieu-Manilangis..... 20
 La Marche du Régiment, Carman..... 15
 Marche Funèbre, Chopin..... 20
 Défilé de Cavalerie, par G. Michouz..... 25

GALOPS

For Ever, (Brillant) par L. Ducollet..... 25c
 Ventre-à-Terre, par P. Chardon..... 25

VALSES

Valses Célèbres, par Beethoven..... 35c.
 Exposition Paris, par Felix Gillès..... 15
 Edison, par A. de la Gravelière..... 30
 Eiffel, par Jules Vasseur..... 25
 Valse Caprice, Marius Carman..... 20
 Valse No. 1, F. Chopin..... 20
 Blanches Colombes, par B. T. Missler..... 20
 Yvonne, par G. Michouz..... 25
 L'Éclair, par Flamminio..... 25
 Valse Célèbre, par F. Chopin..... 30
 Les Mimosas, (valse de salon) par E. Bonnaud
 Souvenir du Prater, (Valse viennoise) par
 B. T. Missler..... 35
 Flots argentés, (Grande valse) par A. Coedès,
 Dans les Lilas, par J. Desmarquoy..... 35
 Révo d'Azur, par Gustave David..... 35
 Ciel Etoilé, par Gustave David..... 35
 Po. à les Belles Personnes, par Alfred Guillet
 Feuilles d'Automne, (Valse brillante) par
 Arthur David..... 35
 L'Éclat de rire " " par Anatole Lantelmo..... 35
 Belle du Nuit, par C. Blancard..... 35
 Gitana, (Valse Espagnole) par Richard Céré..... 35
 Fleur de Neige, par Noël Stalars..... 35
 Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel
 Solidarité, par E. Deransart..... 40
 Perle d'Asie, par P. Rupès..... 50

POLKA

Victoria, par Louise Springaol..... 20c.
 La Tour Kiffer, par G. Strauss..... 25
 Le Pays des Fées, par G. Fiorentino..... 25
 Pantins et Ficelles, par Ch. Mercilly..... 20
 Riscette, par P. D. Peters..... 25
 Le chant du Ruisseau, par L. Dessaux..... 15
 Bobé Polka, par L. Barinçon..... 15
 Alico do par J. Desmarquoy..... 25
 Polka des Chiens, par P. Léon..... 25
 Sens Dessus Dessous, par C. Fagès..... 25
 Polka des Étoiles, par P. Sauvères..... 25
 Polka des Fauvettes, par A. d'Hack..... 30
 Polka Marche, par P. Fauchoy..... 30
 Patati-Patata, par C. Fagès..... 35
 Polka des Zèbres, par Flamminio..... 35
 Briso do Mor, (4 mains) par B. T. Missler..... 40

QUADRILLES

Les Lanciers, (le vrai quadrille) par G. Fanguier 25c.
 Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par
 Léon Duffès..... 25
 Sauté-Mouton, (brillant) par C. Moyer..... 25
 La chasse au Mari, par Flamminio..... 25

MAZURKA

Helena, par E. Provinciall..... 25c.
 Célèbre Mazurka, par Chopin..... 25
 Première Mazurka de salon, par M. Jailion..... 30
 Volupté, par F. Poncet..... 30

WALTZES

Cagliostro, Straus..... 20c.
 Vienna Children, Straus..... 20
 Boccaccio, Suppo..... 10
 Flowers of Spring, Reissiger..... 10
 Peri, C. d'Albert..... 10
 Estimation, Léon..... 10
 Lallah, Amanda Kennedy..... 10
 Little Daisy, Richard Stahl..... 10

POLKA-MAZURKA

Loup et es-tu, par A. de Yerville..... 20c.
 Alsace Lorraine, par Emile Dameron..... 25
 Brin d'herbe, par J. Desmarquoy..... 25
 L'Indiscrète, par Gustave David..... 35
 Miss Mary, par E. Daniel..... 35

POUR LE BANJO @ 10 CTS

Every body has a trouble of his own, H. C. Talbert
 Black Tullip, F. H. Gruendler

SCHOTTISCHES @ 10 CTS

Ella, F. Livingston
 Manola, Woodlawn
 All around the world, Warren

MORCEAUX DE SALON

Fantaisies, etc.

Espanola, par A. Decq..... 20c.
 Heures de Solitude, par A. Manceau..... 40
 Ronde, par Mozart..... 20
 Prélude, par Georges Zisso..... 15
 La Pyrrhique, par G. Schmitt..... 20
 Gavotte, par Bach..... 15
 Boléro de la Gaze Ladra, par Rossini..... 10
 Baller, par Gluck..... 10
 Scherzo, par Beethoven..... 35
 Quasi una Fantasia, par Beethoven..... 20
 Baccarollo, par Mendelssohn..... 30
 Caquetage, par E. Cazaneuve..... 35
 2de Polonaise, par F. Guzman..... 50
 Sérénade du Gondolier, par E. Cazaneuve..... 35
 Un Révo d'Amour, C. de Bernardi..... 30
 Romance sans Paroles, par Mendelssohn..... 15
 Les Jeunes Athéniennes, par Sacchini..... 30
 Sauté ma Gazelle, par Henry Duvernoy..... 20
 Sérénade, par Schubert..... 20
 La Truite..... 20
 L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Decq..... 35
 Bravoura, (Gavotte) par Désiré Heynberg..... 40
 Pastorale, par Georges Schmitt..... 25
 5me Nocturne, par Field..... 30
 Sérénade de Don Juan, par Mozart..... 25
 5me Nocturne, par Chopin..... 25
 Aubade, par Schubert..... 20
 3me Polonaise, par Chopin..... 25
 Prem. et Prélude, par Bach..... 25
 Cavatino du Barbier de Séville, par Rossini..... 25
 Vieille Chanson, par Ch. Neustedt..... 35
 Apparition, par Julien Quignard..... 25
 Castor et Pollux, par Rameau..... 10
 2me Nocturne, par Chopin..... 25
 Romance sans Paroles, par L. Ratz..... 25
 Le Polichinelle, G. Garibaldi..... 15
 Le Tambour..... 15
 Le Fifre..... 15
 Le Pistolet..... 15
 Le Pantin..... 15
 Chansons d'autrefois, M. Carman..... 15
 Danse du XVIIIe siècle..... 15
 Fête Brotonno..... 15
 Menuetto Capriccioso..... 15
 Scherzettino..... 15
 Feuille d'Album, Jules Schulhoff..... 15
 Don Juan, J. Rummel..... 20
 Belisario..... 20
 Flute Enchantée..... 20
 Solitude..... 20
 Troisième Idylle, Chas. Neustedt..... 20
 Bercéuse, J. O'Kelly..... 20
 L'Automne, Mco. Decourcello..... 20
 Dors, Cher Amour, (Bercéuse) par G. Ehrman..... 20
 Dernière Pensée, par Weber..... 20
 Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart..... 25
 Prière de Moïse, par Rossini..... 25
 L'Adieu, par R. Schumann..... 25
 Le Printemps, (Romance sans paroles) Men-
 delssohn..... 40
 Dans les Étoiles, par Ch. Lecocq..... 35

DUOS @ 10 CTS

Beauties of Paradise, Snow
 Valse Mignonne, do
 Quadrille, do
 See-Saw Waltzes, G. E. Jackson
 Parade March, Josef Low
 Stéphanie, G. E. Jackson
 Caprice Menuet, R. de Vilbac
 Waves of the Ocean Galop, Woodlawn
 Friendly Pastime, Farmer

POLKA @ 10 CTS

Always Gallant, P. Fahrbach
 Farewell, T. H. Klein
 Fun of the Roller Skates, F. A. Jewell
 The little Bell, Hamilton
 Starry Eyes, F. A. Jewell
 Fleurette, L. Gobbaerts
 Adrienne, Amanda Kennedy
 Addie, Sampson
 The Sailor Boy, Jewell
 Bella Bocca, Waldteufel
 St. Botolph, N. K. Bacon
 Tullip, H. Lichner

QUICKSTEP @ 10 CTS

Wood-Up, J. Holoway

MAZURKA @ 10 CTS

Self Reliance, E. J. Steward

POLKA MAZURKA @ 10 CTS

Palmotto, Ethridge

GALOP @ 10 CTS

Morca, Amanda Kennedy
 Dancing on Our Yacht, Peller
 Galop, L. Audran
 Light Baggage, Piefko
 Cambridge Pretty Girls, J. J. Sawyer

FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS

A Strange Country, G. Lango
 Seashore Dreams, Wolf
 Carnation, H. Lichner
 Chimes of Normandy, Young
 Organ Voluntary, Rink
 Caprice de GREGG, (Gavotte) Lou Dinsmore
 Franmerol, Shumann
 Holiday Morning, Hiltz
 Lohengrin, Leybach
 Mexican Serenade, Otto Langoy
 Pizzicati from Sylvia, Leo Deilbes
 The Maid from the Highlands, Lango
 Candor, Heller
 Last Rose of Summer, G. E. Jackson
 Only in Fun, Morley

MARCHES @ 10 CTS

Amazon, Michaelis
 Funeral March, T. H. Klein
 Sullivan's Grand March, Bowen
 Strogoff, M. Strogoff
 Wedding, Mendelssohn
 White Elephant, J. W. Wheeler
 Watch on the Rhein, Horman
 Fatinitza, Suppo
 Foulés, do
 Minnehaha, F. A. Jewell
 Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson
 Jansen, Amanda Kennedy
 Jumbo, V. D. Dygert
 Jolly Tar, Moul
 Beggar Student, C. Millocker

CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS

Thou art gone from my gaze, by G. Linley
 The Blue and the Gray, by F. M. Finch
 The Golden Shore, by A. S. Gatty
 The Robin Redbreast, by Levey
 The Dot upon the I, by J. Albert Snow
 The Bridge, by Carow
 The North Wind, by Gatty
 The Dream of a Violet, by Roeckel
 The Dear Old Farm, by N. B. Sargent
 The Man and the Bee, by C. F. Horn
 The Clang of the Wooden Shoon, by J. L. Molloy
 The Ship goes up, up, up, by W. M. Lutz
 What's on Whispering 'bout, by C. H. Hopper
 When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt
 When Jennie was raking the Hay, by J. L. Gilbert
 Watchman, tell us of the Night, by Gounod
 Annie O' the Banks O'Dee, by S. Glover
 You never miss the water till the well runs dry,
 A Summer Shower, by Marzials [by Howard
 A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana
 By the Blue Sea, by Smart
 Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall
 Como Yo Disconsolate, by D. Dutton
 Call me Thine Own, by Halevy
 Cradle Song, by Mendelssohn
 A Christmas Carol, by J. H. Snow
 Coming thro' the Rye, by Scotch
 Fading, by C. H. Gabriel
 For Ho's gone and married Yum-Yum
 Good Night, by Clendon
 Good bye, dear love, by Pinsuti
 Home, sweet home, by Bishop
 How are you, by J. H. Snow
 Heart Whispers, by Abt
 Home so Blest, by F. Abt
 Harp of the Winds, by Abt
 It never comes again, by R. Stahl
 I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfo
 I wander'd by the Brook side, by James Hino:
 Jesus, Refuge of My Soul, by Menninger
 Janet's Choice, by Claribel
 Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore
 Land of Rest, by Pinsuti
 My Mind and Heart, F. Van Beck
 My love beyond the Sea, by Sullivan
 See how it Sparkles, by Lecocq
 Shedding tears o'er Mother's grave, by R. W.
 Sing hey, the merry Maiden and the Tar,
 Swell Song, by H. C. Talbert [by Sullivan
 Scenes that are Brightest, by Wallace
 Remember poor Mother at Home, by J. Thornton
 Remember your Mother, by M. Hennessy
 Pity the Poor, by J. J. Sawyer
 Pity Me, by J. T. Patterson
 Out on the Rocks, by Dolby
 Off in the Stilly Night, by T. Moore
 One of the Finest, by Gus Williams
 Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan
 Other Days, by W. M. Donnelly
 Over the Garden Wall, by Harry Hunter
 Only the Night Wind Sighs Alone, by Sullivan



MANQUE DE SOMMEIL QUERI. 12
J'éprouve du plaisir à recueillir ce témoignage: "J'ai fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig avec le meilleur succès pour le manque de sommeil. Je crois fermement que c'est un grand remède pour l'humanité souffrante." E. HANK, Pasteur, St-Séverin, Keylerton, P.O., Pa.

INCAPABLE D'EXPRIMER SA GRATITUDE.
WELLVILLE, N.Y., 12 mars 1891.

C'est pour moi un devoir de vous faire connaître les bienfaits que j'ai reçus du Tonique Nerveux du Père Koenig. Pendant plusieurs années j'ai souffert d'attaques épileptiques. J'avais beau prendre toutes sortes de remèdes et appeler différents médecins, je n'obtenais pas de soulagement. Les attaques, au contraire, devenaient de plus en plus fortes. Il y a un an je fis usage de votre Tonique et je suis incapable de vous exprimer ma gratitude, tellement je suis content d'être guéri. Je recommande votre remède à tous ceux qui sont malades, bien convaincu de son efficacité.

EMMA A. BURKE.

GRATIS — Un livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauciers peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1875, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Boîte; 6 pour \$5.
A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE PAR JOUR POUR LA SEMAINE FINIS
SANT LE 26 AOUT 1893,

31,016

Bureaux

71 et 71a Rue Saint-Jacques, Montréal.

- Liste des numéros parus dans la Bibliothèque à Cinq Cents
- Le Banquier des Pirates, 1ro série.
 - L'Archipel en feu, 2o série.
 - Tancrède de Rohan.
 - Le Petit Vieux des Batignoles.
 - La Rose Blanche, 1ro série.
 - Le Dernier des Enfants d'Edouard, [2o série]
 - Le Pêcheur de Perles, 1ro série
 - Les Frères de la Côte, 2o série
 - Les Voleurs de Chevaux, 1ro série
 - La Chasse aux brigands, 2o série
 - Le Peau Rouge, 3e série
 - Le Crime de Pierrefite, 1ro série
 - La Révélation, 2o série
 - Colomba 1re série
 - La Vengeance Corse, 2o série
 - Le Fou Yegof, 1ro série
 - L'Invasion, 2o série
 - Le combat de Falkenstein, 3o série
 - L'Honnête Criminel
 - Le bureau de Poste de St Martin-le-Monts, 1ro série
 - Bon sang ne peut mentir, 2o série
 - Valérie 3e série
 - L'Héritage Fatal, 1ro série
 - Le Jettatore, 2o série
 - La Jeune Indienne, 1ro série
 - Partie pour le Canada, 2mo série
 - Les Chevaliers de l'As de Pique, 1ro
 - La Fille de Margarod, 2o série [série]
 - Le Diamant Caché, 1e série
 - Camille, 2o série
 - Le Testament du Commandeur, 3o
 - Une Famille Corse [série]
 - La mort de Pierre Duvernay, 1ro série
 - La Folle, 2o série
 - Le Sacrifice de Germaine, 3e série
 - La Vengeance, 4o série
 - La Justice de Dieu, 5e série
 - Ginèvre
 - La Chasse à l'Héritage, 1ro série
 - Le bal Masqué, 2e série
 - Les Deux Seurs, 3e série
 - Le Revenant, 1re série
 - Tom Sandons, 2e série
 - L'Œil de Vichnou, 3o série
 - L'homme à l'oreille cassée, 1re série
 - Le colonel Fougas, 2e série
 - Veu de Haine
 - 1re série, Le Chat du bord
 - 2o " La Brûle-Gueule
 - 3e " Philopen le Poulpican
 - 4e " Chouans et République
 - 5e " A coups de fusil
 - 6e " L'Enlèvement de Jeanne
 - 7e " Kermoc
 - 8e " A la Balanquette
 - 9e " Le secret de Philopen
 - 10e " Crochetout
 - Le dernier des Trémolin
 - Le mangeur de Poudre
 - L'Assassinat de Versailles
 - Le crime de la rue St Laurent
 - 1re partie, Le Meurtre
 - 2o " La chasse à l'Homme
 - 3o " L'Expiation
 - La mort d'un Forçat
 - 1re partie, L'Évasion du Bagne
 - 2o " Forçats et Gendarmes
 - 3o " La mort de Rouget
 - Le condamné à Mort,
 - 1re partie, Le Mort Ressuscité
 - 2o " L'Echafaud
 - Les Ecumeurs de Rivières
 - 1re partie, Les débris du Bateau
 - 2o " A la recherche de son
 - 3o " Père et fils [Père]
 - Vingt ans à la Bastille
 - L'Assassiné Vivant,
 - 1re partie, Le Crime
 - 2o " Disparu
 - 3o " Le Détectivo et 1re partie de Floréal
 - Floréal, 1re partie
 - 2o partie, Dans les Mimos
 - 3o " La famille Charlot
 - Sans Oœur 1ro série
 - La Voix Maudite, 2me série
 - Le Fou, 3eme série
 - Le Mariage ou l'Echafaud, 1ro série
 - L'Assassin de sa Femme, 2e série
 - Le Mari empoisonné, 3o série
 - Une misérable fin, 4e série
 - Les Jeunes Filles de Paris, 1re série
 - Les Mauvaises Langues, 2e série
 - Le Secret d'une Morte 3o série
 - Le Cœur et l'Honneur, 1re série
 - Ivrresse du Cœur, 2e série
 - Désespoir et Suicide, 3o série
 - Les Mariages d'Intérêt
 - 1re série, Un Mariage d'Inclination
 - 2e série, Un Duel au Mariage
 - 3e série, Les Mariages d'Amour
 - 4e série, Un Mariage Heureux
 - Les Deux Rivaux, 1ro série
 - Deux Epreuves, 2e série
 - Le Mariage Rompu, 3me série
 - La belle sulfuree, 4ème série
 - Le Pardon
 - 1ro série, Les Fiançailles
 - 2o série, Le Doyen et l'Honneur
 - 3o série, Les Tempêtes du Cœur
 - 4o série, Un Doulo Mariage
 - Granelia, 1ro série
 - Uno Tombe, 2o série
 - Le Fou par Amour
 - Les Brigands, 1ro série
 - Uno nuit d'angoisse, 2e série
 - La Maison du Franc, 3o série
 - Lo Beau-François, 4o série
 - Lo Loup dans la Bergerie, 5o série
 - Lo Rovanche do Vasseur, 6o série
 - Lo Vol et l'Amour, 1e série
 - L'Epreuve, 2e série
 - Le Malfaiteur, 3o série
 - Jo vous tueral, 4mo série
 - Vendu par son Père, 1e série
 - Les angoisses d'un Père, 2o série
 - Lo bon Ange, 3o série
 - Lo Coupable, 4e série
 - Uno Révélation Peuple, 5e série
 - Un coup de théâtre, 6o série
 - Les chevaliers du couteau, 1re série
 - La lettre enchantée, 2o série
 - Uno Drama dans un puits, 3o série
 - Amour! Amour! 4o série
 - Les Gueux, 5e série
 - La Fille de la Victime! 6o série
 - La Sentence, 7e série
 - Uno Légende Indienne, 1ro
 - Le Sorcier, 2o série
 - La Vengeance d'une Femmo,
 - Deux Haines, 4o série
 - Les Deux Orphelines, 1ro série
 - Les Ravisseurs, 2e série
 - Enlèvement et Duel, 3e série
 - La Frochard, 4e série
 - La Petite Aveugle, 5o série
 - Le Mariage Forcé, 6o série
 - Le Calvaire d'une Orpheline, 7e série
 - L'Histoire de Marianne, 8e série
 - La Prison des Fiancés, 9e série
 - L'Époux du Cœur, 10e série
 - Uno Famille qui tue, 11e série
 - L'Aveu, 12e série
 - La Fin d'une Infortune, 13e série
 - Fin d'une Misérable, 14e série
 - Amour et Bonheur, 15e série
 - Jean Loup
 - 1e série, Jean Loup [vago]
 - 2o série, Légende de l'homme sau-
 - 3e série, L'Amour d'un Sauvage
 - 4o série, L'Enfant du Malheur
 - 5e série, Deux Larmes
 - 6o série, L'Œil au Noir
 - 7e série, Colombe et Vautours
 - 8e série, Le Commencement de la [Fin]
 - 9e série, Le Dossier d'un Bandit
 - 10e série, Un Bouquet Fait Parler
 - 11e série, Le Réveil de Jeanne
 - 12e série, Le Rendez-You
 - 13e série, La Mémoire du Cœur
 - 14e série, Russe contre Russe
 - 15e série, Le Triomphe de la Ca-
 - 16e série, L'Argent n'est Rien
 - 17e série, Les yeux d'une Femmo
 - 18e série, Le Mort Vivant
 - 19e série, Vengeance de Femmo
 - 20e série, Le Vrai Chatiment
 - 21e série, La Belle Dyorah
 - La Dame en Noir
 - 1e série, La Dame en Noir
 - 2o série, La Provocation
 - 3o série, Une Page d'Amour
 - 4e série, L'Enlèvement de l'Enfant
 - 5e série, L'Enfant Retrouvé
 - 6e série, Amis et Rivaux
 - 7o série, Le Réveil d'une Volonté
 - 8e série, Prologue d'une Sombre
 - 9e série, Bonheur Perdu
 - 10e série, La Revanche de Blanche
 - 11e série, Soldats et Bandits
 - 12e série, Douleur d'Amour
 - 13e série, Souffrance Inconnue
 - 14e série, Itayon de Soloil,
 - Serge Panino
 - 1o série, Serge Panino
 - 2e série, Entre Femmes
 - 3o série, Gendre et Belle-Mère
 - La Belle Clarisse
 - Toute une Jeunesse
 - 1o série, Toute une Jeunesse
 - 2e série, L'Amour Partag